

CLARTE

DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro :

Paul AMANN.....

H.-N. BIALIK.....

L. BLUMENFEL.....

Th. HAMMAR.....



Georges LÉVY.....

Selma LAGERLOF.....

Léon MOUSSINAC.....

Victor SERGE.....

et une lettre du Prof. A. EINSTEIN à H. BARBUSSE

Dessins de J. J. JADELOT

ABONNEMENTS

France...	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
Etranger.	1 an.	36 fr.	6 mois.	20 fr.	3 mois.	11 fr.

SOMMAIRE

Vie intellectuelle.		Le brouillard. Nouvelle Selma LAGERLOF	
Lettre du Prof. A. EINSTEIN	433	Traduction de Th. HAMMAR	442
Vie sociale et économique.			
Lettre d'Autriche : L'avant-dernier coup d'état..... Paul AMANN	434	Le problème humain et les huit heures	Georges LEVY 445
Conception théorique du Cinéma	Léon MOUSSINAC 438	Les Classes moyennes dans la Révolution Russe	Victor SERGE 449
A propos de l'A.E.C. Lettre de démission de	Léon MOUSSINAC 439	Dessins de J.-J. JADELOT	Pages 433, 444, 445
M. L. Halpern, un jeune poète yidisch	L. BLUMENFELD 440	Les amis de « Clarté »	455
Dans la Cité du Massacre, poème	Haïm-Nachmann BIALIK 441	Réponses de nos lecteurs.....	455
		Nos abonnements	456

Voici pour nos lecteurs des livres d'occasion

« CLARTE », publie aujourd'hui une première liste d'ouvrages en solde. Tous les livres dont il s'agit sont en excellent état ; la plupart même absolument neufs. Tous nos lecteurs apprécieront l'initiative prise par CLARTE, de leur vendre à des conditions très avantageuses des ouvrages d'un prix souvent inabordable. Nous engageons nos lecteurs à se hâter de nous envoyer leurs commandes, car nous ne pouvons donner satisfaction qu'à nos premiers acheteurs.

OCCASIONS		Prix	Solde			
AMANN (René) : <i>Grandgoujon</i> (Éditions Payard)	4 55	3 »				
ANDRÉ (Georges) : <i>L'Éducation économique du peuple allemand</i> (Éditions Larose et Tenin 1909)	2 50	1 »				
ANDRÉ (Joseph) : <i>Le Socialisme et la conquête des paysans</i> (Éditions Rivière 1911)	2 »	1 25				
ANDRÉ (A.) : <i>Hydraulique générale</i> (Éditions Doni, cartonné)	17 »	12 »				
ANDRÉ (A.) : <i>Hydraulique générale, Tome I. Principes et problèmes fondamentaux</i> (Éditions Doni 1909, cartonné)	17 »	12 »				
ANDRÉ (A.) : <i>Hydraulique générale, Tome II. Problèmes à singularités et applications</i>						
ANDRÉ (J.) : <i>Constructions agricoles</i> (Éditions Baillière 1909, cartonné)	4 »	3 »				
ANDRÉ (Ludovic) : <i>Les types populaires au théâtre</i> (Éditions Léopoldsson 1870)	2 50	1 75				
ANDRÉ (Ludovic) : <i>La Galanterie au théâtre</i> (Éditions J. Baur 1875)	3 50	1 75				
ANDRÉ (de) : <i>Un mari à l'essai</i> (Éditions Pion-Nourrit 1905)	3 50	1 75				
ANDRÉ (Francis) : <i>Les Parisiens (portraits d'aujourd'hui)</i> (Éditions Lemerre 1902)	3 50	1 75				
ANDRÉ (Gaston) : <i>Histoire de la Russie depuis Paul 1^{er} jusqu'à Nicolas II</i> (Éditions Alcan 1896)	3 50	2 »				
ANDRÉ (L.) : <i>Exploitation des mines (La taille et les voies contiguës à la taille)</i> (Éditions Doni 1910)	8 50	6 »				
ANDRÉ (Gustave) : <i>L'Alsace-Lorraine</i> (Éditions Guerre Sociale 1913)	3 50	1 75				
ANDRÉ DE CUBOT : <i>La Conquête des Communes</i> (mai-juin 89) (Éditions Perrin 1910)	3 50	2 »				
ANDRÉ (Baron de) : <i>Promenade autour du Monde</i> (Éditions Hachette 1888)	3 50	2 »				
ANDRÉ (L.) : <i>Cinématique appliquée et mécanisme</i> (Éditions Doni 1914, cartonné)	5 50	5 »				
ANDRÉ (Alfred) : <i>Ubu Roi</i> (Éditions Fasquelle 1922)	10 »	7 50				
ANDRÉ (William) : <i>Les luttes pour la vie</i> (Éditions Vieweg 1888)	3 50	1 75				
ANDRÉ (Albert Milhaud) : <i>Physiologie parisienne</i> (Éditions Henry du Parc)	2 50	1 75				
ANDRÉ (Benjamin) : <i>Lord Byron</i> (Éditions Michaud)	1 »	0 50				
ANDRÉ (Anna) : <i>Le rôle social de la femme</i> (Éditions Alcan 1895)	2 50	2 »				
ANDRÉ : <i>La Révolution prolétarienne</i> (Édition Bque Communiste 1921)	4 »	3 »				
ANDRÉ (Camille) : <i>La casa seca</i> (Éditions Calman-Lévy 1913)	3 50	1 75				
ANDRÉ : <i>Théâtre, 2 volumes</i> (Éditions classiques Garnier à 3 fr. 50)	7 »	3 50				
ANDRÉ (Princesse Lucien) : <i>Raspoutine et l'Aube sanglante</i> (Éditions de Boesnard 1917)	3 »	2 »				
ANDRÉ (Joseph) : <i>Locomotives à vapeur</i> (Éditions Doni 1912)	14 »	9 50				
ANDRÉ (Frédéric) : <i>Ecce homo, poésies</i> (Éditions du Mercure de France 1921)	7 »	4 »				
ANDRÉ (Frédéric) : <i>L'Orpèze de la tragédie</i> (Éditions du Mercure de France 1921)	4 50	3 75				
ANDRÉ (Frédéric) : <i>Ainsi parlait Zarathoustra</i> (Éditions du Mercure de France 1921)	10 »	6 50				
ANDRÉ DE LENCLOS : <i>Lettres</i> (Éditions classiques Garnier)	3 50	1 75				
ANDRÉ : <i>La Russie en 1914-1917</i> (Éditions Alcan 1918)	4 55	3 »				
ANDRÉ (Docteur) : <i>Lucidité et Intuition</i> (Éditions Alcan)	8 »	5 »				
ANDRÉ : <i>Le Satyricon</i> (Éditions Glomeau)	10 »	6 »				
ANDRÉ (Xavier) : <i>La Chanson sentimentale</i> (Éditions Messoin 1906)	3 50	1 75				
ANDRÉ (Xavier) : <i>Chansons Chémériques</i> (Éditions Ollendorff 1905)	2 50	1 75				
ANDRÉ (Michel) : <i>Les Sept cordes de la Lyre</i> (Éditions Fasquelle 1906)	3 50	1 75				
ANDRÉ (Jean) : <i>La Lyre haute</i> (Éditions Ollendorff)	3 50	1 75				
ANDRÉ (Paul) : <i>Les Drapcaux, 2 volumes</i> (Éditions Flammarion 1921)	10 »	9 »				
ANDRÉ (Raymond) : <i>Le pays Magyar</i> (Éditions Alcan 1903)	3 50	1 75				
ANDRÉ (Jules) : <i>Comédies</i> (Éditions Ollendorff)	7 »	4 »				
ANDRÉ (Carlos) : <i>Dialogues Olympiques</i> (Éditions Grasset 1921)	5 75	3 50				
ANDRÉ (Jules) : <i>La jeune fille et son piano</i> (Mutuelle d'Éditions 1921)	4 50	2 50				
ANDRÉ (J.-L.) : <i>Le Chemin d'Amour</i> (Éditions Flammarion 1921)	7 50	3 75				
ANDRÉ (André) : <i>Vendus, Canailles</i> (Éditions de la Nouvelle Revue Française 1921)	7 »	4 »				
ANDRÉ (André) : <i>L'art vivant</i> (Éditions Crès 1920)	3 »	4 50				
ANDRÉ (André) : <i>Une femme dans chaque port</i> (Édit. Flammarion)	3 50	1 75				
ANDRÉ (Emile) : <i>L'envoyé des forces obscures</i> (Éditions Fasquelle 1919)	4 55	2 25				
ANDRÉ (Léo) : <i>Les Conversations célèbres</i> (Éditions Coira 1891)	6 »	3 »				
ANDRÉ (Henry) : <i>Nos ridicules</i> (Éditions Ollendorff 1901)	3 50	1 75				
ANDRÉ (Léon) : <i>Terrorisme et Communisme</i> (Éditions Humanité 1921)	7 »	5 »				

La Vie Intellectuelle



Notre illustre ami Einstein nous a adressé la lettre suivante, au sujet de son séjour à Paris. L'amicale bienveillance et la hauteur de vue du grand savant, qui ne voit de réel progrès social et matériel que celui qui sort de la communauté des efforts laborieux, ne surprendra personne. Le génie n'est pas capable de comprendre certaines petitessees et se crée une moralité digne de lui. Tout homme sensé souscrira également au jugement lapidaire que notre camarade allemand porte sur les conceptions nationalistes contradictoires qui ont cours forcé, en Allemagne et en France, concernant les responsabilités unilatérales de la guerre.

Berlin, 11 juillet 1922.

Très honoré monsieur Barbusse,

Vous me demandez de parler aux lecteurs de Clarté de mon séjour à Paris. Les jours que j'ai passés à Paris évoquent une des plus belles impressions que j'ai ressenties, et j'en conserve le souvenir avec joie et avec reconnaissance. Mes collègues du Collège de France m'ont reçu comme un vieil ami, et je n'ai même pas senti les réserves auxquelles je pouvais m'attendre dans l'état actuel de la politique internationale. Le travail commun, l'intérêt commun ont fait s'envoler instantanément les ombres du passé. Bien des fois, assis paisiblement à côté les uns des autres, nous avons parlé des questions politiques. Et il m'a paru beau de ne pas arriver à voir dans les yeux qui m'entouraient,

de la haine ou de la fièvre de victoire ... mais, bien plutôt, la tristesse et le souci.

En ce qui concerne les causes de la guerre, il existe en France, comme en Allemagne, une thèse nationale consacrée que chaque citoyen considère comme son devoir d'adopter. Cette vérité, dont on ne peut s'écarter sans forfaire à l'honneur, repose beaucoup moins sur les faits que sur des estimations personnelles, des interprétations particulières de ces faits.

Je n'attends rien de cet enfoncement dans le triste passé, et de toutes ces discussions pour l'assainissement moral de nos deux pays. Beaucoup plus important me paraît le travail commun de l'Allemagne et de la France pour la reconstruction des territoires ravagés. Le travail commun est fertile, il engendre la confiance, et la confiance s'accroît par le contact et les rapports personnels. A ce point de vue, l'invitation dont j'ai été l'objet de la part du corps savant du Collège de France, constitue un courageux premier pas. Cet effort, je l'espère, sera suivi d'autres efforts réciproques.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu l'occasion de vous connaître personnellement. Votre portrait est devant ma table de travail, à côté de celui de ma défunte mère.

Je vous salue de cœur.

Votre
A. EINSTEIN.

LETTRE D'AUTRICHE

L'avant-dernier coup d'étau

Par Paul AMANN

Scherzo.

A la mi-juin, lors de la crise violente de notre change, qui semblait absolument mortelle, définitive, « fond-de-gouffre », un vieux maître d'école retraité, maniaque, habitant un bourg aux confins de l'Autriche et de la Suisse, est tombé en pleine folie.

Depuis, tout le long du jour, il ne bouge pas de certain endroit de son pays, le Vorarlberg, d'où il peut observer de près un coin du canton suisse de Saint-Gall. Il ne cesse de se livrer à un jeu étrange et puéril: il dévisage tous les objets au-delà de la frontière dont son belvédère lui offre la vue, et les énumère à haute voix comme les petits enfants qu'il enseigna ont épelé leurs mots; il prononce de sa voix fatiguée, chevrotante: un hêtre, un champ de luzerne, de trèfle, de blé, un pont sur le ruisseau, une maison, un chalet; il n'omet rien, jusqu'au bloc de granit à la lisière de la forêt. Puis il se lève de son banc et va chercher tout près, en Autriche, des objets analogues: de sa main osseuse aux veines saillantes, il fait le tour d'un tronc de hêtre bien lisse, mais comme qui dirait bosselé de muscles et de tendons sous la grisaille élégante de son écorce et il accompagne ce geste caressant de quelques mots grommelés: « Voilà pourtant un gaillard aussi bien en sève que les arbres de Suisse, et pas de contrefaçon, pas d'Ersatz ! » Ensuite, il cueille une fleur de trèfle et un épi de seigle, les considère fixement, suce le bas du tube rose d'un pétale, mâche le grain laiteux du blé mûrissant et murmure encore: « Une bonne vache ne ferait guère de distinction entre le trèfle suisse et celui-ci, ça sent bon et c'est tout plein de miel et ce seigle fera d'aussi bon pain noir que celui d'en face ». Alors il plonge l'index dans le courant rapide du ruisseau, plissé, vitreux, vert et or, où glisse l'éclat de poissons pailletés de rouge: « Puisque les truites ne l'ont pas encore déserté, il vaut bien le ruisseau de l'autre côté de cette maudite frontière et, de plus, il fait bien tourner les roues de notre moulin et de notre forge. Notre lumière électrique éclaire aussi bien que celle de notre vis-à-vis; n'est pas feignant, not' ruisseau, et voyons ce pont, qui supporte, sans broncher ni geindre, le fardeau de la charrette chargée de foin qui passe dessus en ce moment; ce n'est donc pas un pont de pacotille, en carton, mais en cœur de sapin. Maintenant, au tour de cette maison. C'est l'auberge de « l'Ours d'Or »; voyons de quelle étoffe elle est faite (il frotte le dos de sa main contre un pan de mur), ce n'est pas de l'or, bien qu'elle en rapporte, mais du moellon et le premier étage est en bois de pin résineux, odorant, bien neuf, comme au « Lion d'Or », là-bas, en Suisse, et cette borne du coin, c'est du granit, scintillant de mica verdâtre, juste comme ce bloc suisse d'en face: sommes de la même fabrication, les deux pays, de la même coulée du haut-fourneau de la créa-

tion... Ces mioches au loin, fils et fillettes de ma dernière génération d'élèves, qui, de leurs pieds nus, adroitement, foulent de biais les moignons acérés de l'herbe fauchée, ils chantent leur vieille ronde, du même patois guttural que les mioches suisses et il y a, des deux côtés des poteaux bariolés, le même mélange de longues têtes blondasses de petits Souabes ou Alamans et de ces têtes rondes et brunes que les savants d'Innsbruck et de Munich disent provenir des vieux Celtes et que nous autres, gens raisonnables, qui savons un peu l'histoire de ce petit endroit, prétendons provenir d'un apport plus récent: les armées de Masséna et de Moreau!

Mais c'est bêtises que tout cela; songeons au présent, trouvons enfin une solution à la crise que voici; mon corps peut être mis au débarras de la retraite, la cervelle est toujours valide et doit travailler comme tout le monde. Des deux côtés de la frontière imaginaire, la campagne communique en bruits de fenaïson et les rues du village résonnent du grincement des voitures chargées et des cris des gars qui conduisent. »

Je vous fais grâce du reste de ses divagations. En guise de conclusion, il fait toujours le même geste: le vieux radoteur se rassoit, déplie le dernier journal et relit le chiffre encombré de zéros (du côté gauche) qui note le change de la couronne à Zurich; puis il cherche dans son vieux portefeuille un franc suisse en papier, déjà tout fripé, qu'il pose sur son genou gauche. Sur son genou droit, il met une liasse de quatre billets de mille couronnes et le voilà perdu en longue contemplation alternée, pour découvrir par quelle miraculeuse vertu le petit bout de papier usé pourrait bien valoir les quatre belles feuilles raides et neuves. Il n'y comprend rien et tout le monde de se moquer de lui; — mais si je vous disais qu'il est fou!...

Pastorale.

Dimanche d'été, au sud-ouest de Vienne. Au-dessus des prairies fleuries, argentées, ou déjà mates, fauchées, parfumées de la belle mort des herbes; au-dessus des sapinières dentelées, des chênaies claires, des hêtraies en gros dos de chat, il y a un petit faucon qui plane. Son œil acéré embrasse une large étendue de la « Forêt de Vienne » avec son fourmillement dominical de points blancs, rosés, grisâtres; clairières cachées et prairies largement ouvertes; il les voit saupoudrées d'une claire cendre humaine, demi-nue, immobile au soleil, se mettant au vert, vautrée par-dessus monts et vallées, ruminant la nature qu'elle ne regarde guère. Tout au sud, à une heure de vol, l'oiseau voit l'horizon déchiqueté de montagnes de deux mille mètres où la neige n'a pas encore disparu complètement, et, parmi elles, la trop fameuse Rax-Alpe, massif escarpé, pittoresque, qui, des sources de ses ravins, alimente chaque évier des cuisines de Vienne, versant la nostalgie des rochers au cœur de la

jeunesse. Ce soir encore, le long du fil télégraphique, glisseront quelques faits divers que les journaux du lendemain vont enregistrer sous la rubrique: accident de montagnes. Il y a peu de dimanches ou de jours de fête qui ne fassent des victimes parmi les adeptes de l'escalade savante et téméraire. Il serait tentant de rechercher, au cours de la semaine, dans le tramway, dans les magasins, dans les usines, dans les écoles, les visages de nos alpinistes et leur manière d'être, pour dégager l'influence morale de la Rax dans la vaste vie de Vienne. Ainsi se résoudrait partiellement un problème posé par Stendhal qui s'est demandé un jour, si la proximité de hautes montagnes, semblables aux pics et aux massifs de son pays de Grenoble, n'aurait pas bouleversé la psychologie du Parisien.

Quoi qu'il en soit, Vienne est la seule grande ville qui ressente de près les effets du grand style alpestre. Pourtant ce n'est pas la lumière aiguë de l'esprit parisien qui subit la réfraction des prismes bleus des rocs, mais bien une clarté plus vague, plus musicale, l'âme de Vienne. L'apport de l'est: slave, juif et hongrois, a bien besoin de se durcir, de palper le pays, au contact des arêtes calcaires et, l'hiver, aux glissades vertigineuses en luge ou en ski. Les boys-scouts et les libres groupes de jeunes gens y trouvent plus ample matière qu'ailleurs pour vivre d'une bonne vie de sauvages, pour camper sous leurs tentes et pour faire la cuisine à un fourneau improvisé de pierres sèches mises en cercle.

A cent kilomètres à la ronde, le grand brasier de Vienne, projeté, à ce jour, comme un halo d'excursionnistes qui se fait, naturellement, plus dense vers la banlieue.

Les fourmis les plus éloignées du tas étant les plus hardies, les plus indépendantes, vous trouvez tout près, dans les bois et près du mur d'enceinte, des familles à marmaille, établies dans l'herbe ou de tout jeunes amoureux à la lune de miel illégitime... tout comme chez vous, de Meudon à Versailles. Si ce n'est que dans l'attitude de cette blonde qui, sur ses genoux, berce en la caressant, la tête bouclée de son ami, et dans la ligne de sa nuque inclinée, la grâce apparaît plus alanguie, plus soumise que n'est celle de vos midinettes.

Trois fillettes, trop jeunes pour trouver des amoureux, chantent, de leurs voix fraîches, quelque lied populaire remis en vogue par les « oiseaux migrants », précurseurs indigènes des boys-scouts. Nous sommes bien dans le pays où les belles choses d'antan tardent le plus à disparaître...

Des braillards, il y en a peu dans cette foule. A part la gent criarde des cochers en guerre avec le tram, le Viennois déteste les altercations. « Ne faites donc pas de tourbillon (éclat) », voilà sa maxime; il aime mieux la bonne répartie succulente qui met les rieurs de son côté sans être trop mordante. Autrefois, avant la guerre, il a aimé de même la bonne farce, toute en gestes, comme celle des trois jeunes gens qui, devant un orchestre de jardin-restaurant, faisant feu de tous ses cuivres, prirent chacun dans leurs poches, un citron pour y mordre à belles dents; à cette vue, au bout de deux minutes, un joueur de cor dut quitter la partie et secouer son instrument pour faire écouler la salive qui l'encombra. Cinq minutes après, tout l'orchestre se trouvait hors de combat; mais de ses langues, cette fois, il fit bien « du tourbillon »!

Dans cette énorme foule de promeneurs en tenue de tourisme, rien ne trahit l'atmosphère de désespoir, de

cataclysme, l'étau serré des angoisses où l'on s'est débattu toute la semaine, là-bas, autour de l'aiguille d'améthyste qui est la flèche de Saint-Etienne. On s'était tassé dans les trams, justement pour retrouver, après la tourmente, — le « tourbillon » méchant des valeurs, — les bonnes choses durables qui ne changent guère et échappent à l'emprise du change: oiseaux, campanules, grillons, papillons et le grand air chargé de l'odeur capiteuse des foin... Cependant, il y a ceux qui sont restés là-bas, dans la ville-martyre.

Pour deux cent mille qui sont là, au frais, il y en a neuf fois autant qui sont restés dans la fournaise de briques surchauffées, de journaux et de commérages qui sonnent le glas funèbre... Il en va de même à Paris. Je le sais; par tout le globe, une infime minorité d'humains goûte aux bonnes choses d'ici-bas comme qui dirait par procuration, puisqu'il paraît qu'il n'y en a pas encore pour tout le monde. Depuis quinze ans, depuis que je connais votre admirable Villon, je rêve à une « Ballade des gens restés à la maison un jour de fête ». J'y voudrais mettre l'éclair des manches de chemise fraîchement blanchie de l'ouvrier philosophe penché, pipe au bec, à la fenêtre du tram ou du train sur la rue qui se vide, et le visage pâlot et tendre de la jeune mère qui a laissé son aiguille et soutient son marmot frisé, qui veut tambouriner à la vitre. J'y dirais la pitié et l'étonnement ressenti par moi devant une résignation qui biffe de l'existence une journée de grand soleil comme s'il y en avait trop ou plutôt parce que, force profonde, elle se sent rayonner assez fort pour ne pas avoir besoin de ce dur soleil aveuglant qui fait suer et s'éponger le front et vider les pots de bière sous les marronniers roussis...

Toujours est-il que, dans la Vienne d'avant-guerre comme dans votre Paris, on pouvait supposer à ces réfractaires des migrations dominicales quelque raison d'abstention personnelle, par conséquent intéressante... Dans la Vienne de nos jours, il sera bon de croire que ceux qui restent sont ceux qui sortis il y a quinze jours et qui devront économiser de quoi sortir le dimanche prochain. Voilà le régime du Viennois: être réduit au tiers ou au quart de ses besoins. « Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés... »

Adagio con moto.

« Vous ne vous figurez pas comme la vie est devenue chétive et étranglée... vous ne pouvez imaginer d'atmosphère plus chargée de tristesse et d'appréhension que celle où nous sommes obligés de respirer... »

(D'une lettre récente de Jean Richard Bloch.)

C'est en ces termes que vous me parlez de la France, mon bien cher ami, et vous avez raison en ce que j'ai peine à me figurer la nuance exacte de vos souffrances actuelles. Au rebours de l'opinion courante, je ne crois pas que l'homme heureux soit le plus fermé à la douleur de son prochain; c'est plutôt le misérable qui voit des souffrances analogues aux siennes, mais moins cuisantes, ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient exprimées avec plus de vigueur; sa voix, à lui, est éteinte, ses larmes taries et les plaintes qu'on pousse autour de lui, il les réclame comme son bien, son droit d'ainesse... Tout au plus, il se souvient, comme les vieillards dans les chœurs des trois générations qu'on chantait en Grèce: « Nous avons été ce que vous êtes et notre pitié pour vous s'épuise à vous souhaiter de ne jamais devenir,

à votre tour, ce que nous sommes maintenant... » Et les paroles sont vaines devant une telle gamme de souffrances.

Pour cinquante degrés de chaleur, l'enfant échaudé nous déchire les oreilles et le cœur de ses cris désespérés, mais Jeanne d'Arc, sur son bûcher, à mille degrés, brûle en torche silencieuse.

Nous sommes au dix-neuvième degré de la torture, de la « question » dont vous souffrez actuellement le troisième ou quatrième degré. Pour bien exprimer ce que ressent, à l'heure qu'il est, chacune des nations endolories de l'Europe déchue, il faudrait aux gens dans la rue le langage nuancé des grands poètes, tout comme il leur aurait fallu, à ces nations, des âmes d'élite pour sortir du mauvais pas où elles se débattent. Mais, dès le premier bobo, on a poussé les hauts cris, on a mangé en herbe le blé dru des plaintes et on se trouve avoir tout dit, tout crié, avant que la grande bise soit venue... La plaisanterie que je me souviens d'avoir lu, l'an passé, sur la couverture de « l'Illustration », que, maintenant, en faisant son marché, la ménagère devait mettre son argent dans son sac et ses achats dans sa bourse, on l'aurait goûtée chez nous depuis 1915. Juste au temps où je cueillais cette facétie française, une anecdote donnée pour véridique courait nos journaux : celle d'un paysan tyrolien ayant parié, à une beuverie d'auberge, qu'il avait, dans une caisse de sapin, au moins cinq kilos de billets de mille couronnes, lesquels kilos, vérification faite, se trouvaient être six ou sept. Vous direz qu'avec cela, nos paysans ne doivent pas crever de faim et, pour les propriétaires ruraux, vous avez bien raison : la grande misère ne règne que dans les agglomérations industrielles et surtout à Vienne où s'entasse la moitié de la population du pays.

Même à Vienne, l'étranger ne trouve pas trop de douleur apparente et bien des signes trompeurs de fête et de bonne chère ; la raison, demandez-la aux documents qui vous restent de votre époque des assignats. Garder, thésauriser une monnaie, qui ne cesse de se déprécier, autant emmagasiner des bougies allumées. A d'autres ! On n'est plus si sot. Et puisque, pour le Viennois, de nos jours, un œuf à la coque, une beurrée, voire un bol de lait frais constitue un régal d'exception, Vienne porte son air de fête à peu de frais. De mauvais plaisants prétendent même que jamais la vie de Vienne ne fut si riche en chances de bonheur puisque tant d'insignifiantes satisfactions qui tissaient la trame de notre vie quotidienne d'avant-guerre, ont revêtu depuis les couleurs éclatantes du pays de cocagne.

Mais ne reprenons pas ces airs de scherzo détaché. On habite, tous les salariés, un sol qu'on sait sapé, mais qu'il faut, dans la pratique, supposer solide pour oser faire un pas. Deux, trois fois le mois, on encaisse de gros billets (même de cinquante mille). Aussi espère-t-on joindre les deux bouts. Des habitudes d'économie se font jour de nouveau, on goûte le charme de telle phrase d'antan : « C'est trop cher, ce chapeau ! Attendez, les prix finiront bien par baisser. » Mais, le lendemain, notre enfant, qui nous apporte le journal, nous crie de loin, tout fier de la nouvelle qu'il vient de lire en tête de la feuille : effondrement catastrophique de la couronne, le dollar à 50.000 !

C'est le tremblement de terre qui, tous les six mois, vient jeter bas les châteaux de cartes de nos prévisions économiques, nos espérances d'un mieux ! Alors c'est encore la ruée sur la marchandise

qui, elle, garde sa valeur et sur la monnaie étrangère dont les fluctuations internationales sont insignifiantes. Les conséquences du « run » sont des prix fantaisistes, qui persisteront longtemps après que la foule des acheteurs en démente sera venue à réciprocité. Qui ne s'est pas mis de la partie n'en souffrira d'ailleurs pas moins, puisque la hausse des changes, c'est le pain, le gaz, la lumière, le charbon et le tram plus chers du double et du triple, ce sont les menaces de grève les nouvelles demandes des employés d'Etat, les nouveaux billets de banque qu'on imprime pour prévenir ou satisfaire, et de là pour finir une nouvelle dépréciation monétaire...

Oh ! le temps des plaintes est bien passé, pour nous ; nous avalons en silence les couleuvres, quittes à les arroser de vins importés pour quelques milliards de couronnes. (Les Hongrois ont répondu par une défense d'importer chez nous leurs bestiaux, à notre timide essai de fermer notre frontière à leurs vins.) Pourtant, cela se gâte à nouveau et il y a en ce moment beaucoup d'assemblées ouvrières. Le 1^{er} décembre 1921, nous fûmes pris d'un tout petit vomissement de vémis ; on gagne la rage à longtemps manger de la vache enragée.

Allegro final.

Parlons franchement, amis. Il y a, pour vous, deux manières de prendre part à nos malheurs. La première consiste à dénoncer le système vieillot, et l'idéologie pernicieuse qui enfantèrent et assurèrent l'exécution des traités de paix.

Nous ne méconnaissons pas la grandeur du rôle que nous réserve cette dialectique. Avec elle, nos souffrances servent une cause qui nous dépasse de loin ; mais, si l'on veut aller au bout de ce raisonnement, nous ne souffrirons jamais assez pour faire honte aux Tardieu et Clemenceau ; de la meilleure foi du monde, on souhaitera que les choses, chez nous, aillent de mal en pis ; pour tout dire : on nous assigne, naïvement, le rôle du Japonais qui va se tuer dans la maison de son ennemi pour se venger de lui...

Je voudrais moins de romantisme. Ce qu'il nous faut, c'est que vous nous aidiez à courte échéance, parce que le jour du grand règlement de comptes peut être loin, et proche par contre le jour — dernier coup d'étau — où l'on refusera notre monnaie dans les pays auxquels nous sommes obligés d'acheter notre pain.

Quelle serait cette aide immédiate ? Vous ne me traiterez pas d'ingrat si je ne vous parle pas des fameux emprunts qu'on vote un peu partout en notre faveur ; ils finiront pas nous déloger de tout notre bien et ne profiteront qu'aux suppôts du diable que sont les banques.

J'hésite à dire toute ma pensée, parce qu'elle vous impose le plus gros sacrifice qu'on puisse demander à un ami de « Clarté », ou à n'importe quel bon citoyen de l'avenir : c'est de renvoyer, pour nous et notre cas, au second plan, les conceptions généreuses qui sont l'axe de votre idéalisme politique, et d'embrasser une idée terre à terre, un expédient terne et pratique qui ne sert guère les idées qui vous sont propres puisque un Hervé, à ce qu'on me dit, y songe lui aussi :

Je parle de la réunion de notre tronçon d'Etat à l'Allemagne.

Le plus enragé partisan des idées directrices du Traité de Versailles pourrait y adhérer en vertu du prin-

cipe des nationalités (et il aurait, par-dessus le marché, la satisfaction de défaire encore une œuvre de Bismarck).

Vous me direz, il est vrai, que vos patriotards se moquent pas mal des principes, s'ils paraissent être favorables aux Allemands (qu'ils aiment mieux faire vivre encore de leurs deniers). Moi, je les crois plutôt affolés par la peur que méchants. Sans cela, ils se diraient que si jamais une Allemagne revancharde pouvait avoir les coudées franches (ce que vos pontifes ne cessent de répéter), c'est qu'auparavant la France serait tombée si bas que ce ne seraient pas les poteaux bariolés de notre frontière d'ouest qui arrêteraient nos volontaires... Car au train dont vont les choses, jusque dans les masses du peuple, qui depuis cent ans ignorait la France, on commence à accuser la seule France officielle de toutes nos souffrances, depuis 1918.

Mais ne condescendons pas à ces meurtrières billevesées impérialistes. Dites-leur plutôt, à vos concitoyens, à vos électeurs, et c'est d'une vérité qui, chez nous, saute aux yeux, — que notre militarisme est plus que mort, qu'il est pulvérisé au moral comme au physique (1), et qu'il n'y a que la continuation de la politique française actuelle qui aurait quelque chance de le ressusciter.

Faites-leur comprendre notre dégoût de l'Etat classique. Je ne puis vous parler ici de notre réforme scolaire, l'une des plus vigoureuses de toute l'Europe. C'est là que vont nos rêves hardis et notre soif de conquêtes. Tout cela nous fait une forte armature libertaire qui résisterait à n'importe quelle réaction traditionaliste, vint-elle du côté de l'Allemagne. Ici, on ne songe pas le moins du monde à se livrer à elle, pieds et poings liés. On se sent de taille à faire prévaloir dans son sein certaines convictions progressistes, tout en se mettant à sa rude école sous d'autres rapports. Les premiers temps du mariage seront assez orageux, pleins de tiraillements ; on se chamaillera pas mal. Je ne fais que reprendre un vœu tendre et prophétique d'André Suarès, formulé à propos de Stendhal dans un des derniers numéros de la « Nouvelle Revue Française » d'avant-guerre : Pourquoi une Autriche ? demande-t-il. Qu'on donne ses Allemands à l'Allemagne et qu'ils s'entre-dévorent. — On finirait par s'entendre, n'en déplaise à M. Suarès, mais il est vrai qu'une Allemagne embarrassée de l'Autriche serait moins prompt de ses mouvements.

Notre collaboration économique a fait ses preuves. Un bon tiers de nos chimistes et de nos ingénieurs a

(1) Nos Saint-Cyr sont devenus des lycées gratuits pour les mieux doués de nos enfants.

cherché et trouvé travail (et souvent fortune) en Saxe ou en Westphalie. Et nous autres qui, sous bien des rapports, crouissons dans la routine demi-orientale, nous aurions beau regimber contre les méthodes occidentales, plus tayloristes, de nos cousins, nous finirions toujours par les adopter. Et ce jour-là, on cesserait d'être le mendiant piteux qui crie misère. Dites-leur, à vos compatriotes, pour finir et en grand secret, que dans son for intérieur l'Allemand envisage avec un enthousiasme des plus tièdes les projets de réunion. Il y voit en effet une nouvelle source de complication pour ses affaires intérieures, une tâche ardue d'un rapport tardif ; mais il ne boude pas aux entreprises difficiles, il aime le dur travail et aurait honte de s'avouer ses hésitations. Et puis on est frères, on est hommes.

On est hommes. Dites à vos exaltés — des deux côtés — que nous sommes tout simplement l'homme malade tombé dans la rue et qu'il faut transporter au plus vite à la première maison ouverte ou qui veut s'ouvrir. Vous ne pouvez manquer de porter ce pauvre corps inanimé par la tête, même si votre pire ennemi politique l'a empoigné par les pieds ! Or, la maison ouverte se trouve être la maison paternelle de la victime !

NOTRE NUMÉRO

SUR

« L'OUBLI DE LA GUERRE »

Le succès considérable remporté par notre numéro du 2 août consacré à l'Oubli de la Guerre nous a donné l'idée d'en faire faire, lors d'un second tirage, révisé et corrigé, une édition à part sur papier vergé de luxe.

Beaucoup de nos lecteurs seront heureux d'avoir dans leur bibliothèque ce cahier particulièrement soigné d'une valeur artistique incomparable.

Nous disposons donc actuellement pour nos amis d'un tirage de 150 exemplaires sur pur vélin, que nous mettons en vente au prix de 3 fr. l'album (3 fr. 50 avec les frais d'expédition en plus). Nous engageons nos amis à nous adresser au plus tôt leurs demandes, nous réservant de faire procéder à un nouveau tirage si le nombre de demandes excède le chiffre de notre premier tirage.



Conception théorique du Cinéma

Par Léon MOUSSINAC

I

L'idée visuelle générale d'un film peut être empruntée à n'importe quoi et à n'importe qui, voire à soi-même.

Pour le moment, il semble bien qu'on cherche surtout à tirer des films d'œuvres plus ou moins littéraires qui ont déjà connu un certain succès ou, particulièrement, qui jouissent d'une réputation quasi universelle.

Théoriquement, il est absolument indifférent que l'œuvre d'où le film est tiré soit littéraire ou feuilletonesque. C'est un point de départ. L'essentiel est que le scénario soit développé et rythmé cinématographiquement et qu'ainsi, en pénétrant l'idée de son émotion, en lui prêtant sa « manière », le cinégraphiste fasse œuvre originale. En d'autres termes : un argument qui a servi à un chef-d'œuvre peut être le prétexte d'un très mauvais film, tandis que l'argument qui a servi à un feuilleton banal et mélodramatique peut contenir une idée visuelle de tout premier ordre laquelle, pour peu qu'elle soit bien exploitée, fournira la matière d'un excellent film. Il ne s'agit donc, en aucun cas, d'adaptations, mais de créations originales.

Remarquons que cela n'est pas sans dangers et ne devrait pas manquer de rester exceptionnel, car, si le film porte le nom de l'œuvre, il risque fort de trahir l'écrivain. Il ne s'agit que d'une inspiration.

En toutes circonstances, l'esthétique du cinéma ne saurait séparer la réalisation de la conception dans les films qui prétendent au titre d'œuvres artistiques. Aussi le cinégraphiste (ne l'appelons pas metteur en scène pour éviter la confusion si facile du cinéma et du théâtre), devient-il son propre scénariste. Il est vraiment le créateur original, car il se produit dans son esprit, entre son imagination et sa science pratique, une pénétration absolue. C'est de cette unité indispensable à l'œuvre d'art quelle qu'elle soit que surgissent l'originalité, la personnalité créatrice. Cela ne veut pas dire que, toujours, le cinégraphiste devra découvrir en soi seulement — j'ai dit plus haut pourquoi — la vision primitive que transfigurera, exaltera son génie particulier. Mais il découvrira seul, les formes multiples des développements cinématographiques de l'argument, l'image générale ou particulière qu'il recréera entièrement et dont il fera une œuvre personnelle, au même titre qu'un peintre, un sculpteur, un musicien, qui trouvent dans un poème ou un fait-divers, le prétexte d'un tableau, d'une statue ou d'une suite symphonique.

Ici, on commet d'ailleurs, volontiers, une confusion.

On ne distingue par l'argument cinématographique du scénario proprement dit. Ce sont cependant deux choses différentes : l'argument est l'exposé de l'idée visuelle génératrice du film ; le scénario est le développement

pratiquement réalisable de cette idée, et tel, il est le film virtuellement réalisé.

Chaque individu se crée un monde d'images bien défini, et plus profondément défini encore l'individu dont le sens particulier s'est développé vers l'ordonnance expressive des images : l'écraniste, selon Canudo, le cinéaste, selon Delluc, le compositeur cinématographique, selon Jean Pascal.

Un véritable scénario est indéchiffrable pour quiconque ou doit l'être. Ça n'est pas une nouvelle formule littéraire comme on l'a dit. Rien ne saurait être plus éloigné de la littérature. C'est une série de notations personnelles, d'indications techniques, définitives, où les mots s'encombrent parfois de véritables hiéroglyphes, signes qui, comme ceux de la musique, se fixent peu à peu et, en s'universalisant, mais, alors seulement, rendront les scénarios déchiffrables pour les initiés.

Le principal reproche qu'on pourrait actuellement adresser à nos films originaux cinématographiques, c'est que leurs scénarios sont encore trop encombrés de littérature. Le cinéma n'est pas plus de la littérature qu'il n'est de la peinture, de la sculpture, de l'architecture ou de la musique, j'ai déjà, dans *Clarté*, expliqué pourquoi.

On conçoit donc que le créateur sera le cinégraphiste des grandes œuvres de demain, la somme de qualités originales qu'il devra réunir. La synthèse à l'écran parviendra à une puissance formidable. Pour cette magnifique tâche, il faudra des ouvriers plus grands que jamais. La conception du cinégraphiste, à la fois poète et savant, réclamera de son intelligence, de son imagination, de sa technique, des découvertes inouïes.

Il convient donc, une fois pour toutes, de se débarrasser de cette idée que le cinéma est seulement un moyen d'enregistrer certains spectacles (*L'Homme-qui-rit*), d'illustrer un roman, un conte, ou encore de ressusciter une pièce de théâtre. Il y a « la lanterne magique », mais il n'y a pas que cela.

Pour l'instant, il ne se présente guère que des amateurs de chromos et de plâtres italiens. Et c'est tant pis pour l'art. Ce n'est pas non plus dans la peinture littéraire, n'est-ce pas, qu'on trouve les vrais chefs-d'œuvre ! L'anecdote tue les arts plastiques. C'est pourquoi, bien que cela apparaisse assez élémentaire, à la réflexion, il faut crier que les fins à la fois vraies et idéales du cinéma le conduisent vers l'expression exclusive d'une idée purement visuelle, s'imposant uniquement à une transposition à l'écran, et cela avec une force, une acuité telles qu'il soit presque impossible d'envisager son utilisation pour un conte, un roman et une pièce de théâtre.

L'expression suprême de la musique est le poème symphonique. L'expression suprême de l'art muet sera le

poème cinématographique où l'image connaîtra son exaltation la plus pure et la plus haute, sans qu'elle ait aucunement recours à la musique ou à la littérature. Et ce poème cinématographique, qui pourra embrasser toutes les formes expressives de la nature que l'artiste transposera en les pénétrant de son émotion et de sa flamme créatrice, empruntera son thème à la foule des thèmes éternels de la vie.

Et on découvrira tout à coup que, dans une œuvre visuelle aussi absolue, le sujet n'est pas l'élément essentiel. Comme dans une nature morte de Chardin ou de Cézanne, comme dans un nu de Michel-Ange ou de Rodin, toute la beauté surgit de la façon dont l'œuvre est conçue, interprétée, réalisée, de la puissance de transfiguration et de suggestion dont l'artiste lui a fait don.

Certains cinégraphistes — peu — ont compris ces choses. Les intellectuels, toujours fautes de fréquenter le cinéma, ne les ont pas encore comprises. Ce qu'ils cherchent, comme la foule, dans un film, et avant tout, c'est le sujet. Ils ont raison provisoirement, car la qualité des films actuels n'est point telle qu'on puisse y trouver d'autres motifs d'intérêt et il y aura toujours des genres inférieurs, quoique estimables, dont le sujet sera la seule raison d'être. Mais il faut songer que le plus banal roman d'amour, médiocrement réalisé à l'écran, pourrait servir de thème à un chef-d'œuvre, s'il était développé cinématographiquement, rythmé selon les phrases de l'émotion et composé avec ce sens nécessaire des différents éléments photogéniques qu'on peut emprunter à toute la nature et extraire quotidiennement des aspects multiples de la vie.



Si, dans un film, les images doivent avoir en elles-mêmes, en dehors de leur signification par rapport à l'ensemble, une beauté et une valeur propres, cette beauté et cette valeur peuvent être singulièrement amoindries ou agrandies suivant le rôle que l'on fixe à ces images dans le temps, c'est-à-dire l'ordre dans lequel elles se succèdent. Donc, le rythme existe non seulement dans l'image elle-même (rythme intérieur), mais encore dans la succession des images (rythme extérieur) ; et l'expression cinématographique doit ainsi au rythme extérieur la plus grande part de sa puissance. Rythme ou mort.

Rythmer un film n'est pas autre chose que « monter » un film. Or, ce film a certaines exigences.

L'image doit se suffire à elle-même, les mots brisent le rythme, d'où la nécessité de supprimer les sous-titres.

D'autre part, si le cinéma, parce que plastique, donc art de l'espace, tire une part de sa beauté de l'ordre et de la forme des images, il ne faut pas oublier que, art du temps également — puisque les parties de ses œuvres sont successives — il tire le complément de sa beauté de l'expression des images. Par là, il participe des caractères de tous les arts et, dernier survenu, semble appelé à la première place. Toutefois, cette expression même, comme on vient de le voir, varie suivant la place

et la durée que l'on fixe à l'image, par rapport à l'ensemble.

Ainsi, le cinéma doit être une véritable orchestration d'images et de rythmes.

Aucune recherche ne semble avoir été tentée pratiquement en ce sens. Chacun suit son propre instinct. Et si, actuellement, l'adaptation musicale nous apparaît la plupart du temps si nécessaire, c'est que nous ne percevons pas le rythme des films ou le percevons mal, et que — conséquence du mouvement des images qui appelle le rythme, lequel est « un besoin de l'esprit » — nous désirons, pour notre complète satisfaction, trouver le rythme dans la musique.

C'est pourquoi, j'imagine volontiers que le cinéma, quoique avant tout descriptif, c'est-à-dire commentant des actes et des gestes, puisse — dans le poème cinématographique — exposer et commenter seulement des états d'âme. Ainsi, en présence de l'harmonieux enchaînement des images — corollairement à cette tendance que nous avons de fermer les yeux en écoutant de la musique — serons-nous tentés de nous boucher les oreilles afin de subir pleinement les suggestions et les transfigurations visuelles du sentiment. Avènement du silence.

A propos de l'A. E. C.

Notre collaborateur, Léon Moussinac, chargé dans Clarté de la rubrique du cinéma et dont nos lecteurs ont pu apprécier l'indépendante intelligence, nous a fait parvenir un exemplaire de la lettre de démission qu'il a cru devoir adresser à l'Association des Ecrivains Combattants.

Nous nous faisons un plaisir de publier ici cette lettre, comme son auteur a bien voulu nous le demander.

2 Août 22.

Monsieur le secrétaire général,

Jean Bernier, dans une page de *La Percée*, s'écrie :

« Mes amis morts là-bas m'appellent chaque jour. « — As-tu dit, toi qui es revenu ? ou bien oublies-tu, « toi aussi ? Nous trahis-tu toi aussi ? dans cette vic- « toire que nos assassins et tous les amorphes voudraient « passeuse d'éponge ? »

Comme Bernier, j'ai fait, en ce temps-là, serment de ne pas oublier et de ne pas trahir.

J'avais cru que tous mes camarades de l'A.E.C. avaient fait le même serment.

Je me suis trompé. La politique opportuniste récente de l'A.E.C. le prouve assez.

C'est pourquoi, m'associant au geste de Vaillant-Couturier et de Jean Bernier, j'ai l'honneur de vous adresser ma démission.

Veillez agréer, avec mes regrets, Monsieur le secrétaire général, mes salutations confraternelles.

LÉON MOUSSINAC.

M.-L. Halpern, un jeune poète yidisch

Par L. BLUMENFELD

La poésie yidisch subit depuis une dizaine d'années une transformation significative, et, plus que sa sœur prosaïque, elle évolue vers les tendances panhumaines de l'art, au lieu de se borner à refléter le particularisme du ghetto.

Les deux plus précieux auxiliaires de la poésie — la musique et la peinture — ne jouaient qu'un rôle bénin dans la génération précédente. Chez Reizine, par exemple, le vers se ressentait encore fortement de son origine, c'est à savoir qu'il ressemblait de façon étonnante aux chansons populaires, source de toute poésie véritable. La musique y était un élément inconscient, un apport instinctif qui rythmait le mouvement extérieur sans répondre à un besoin intime et partant profond. Quant au concours de la peinture, cet art n'avait rien de commun avec les chantres du ghetto, pour qui n'existait pas le monde extérieur. La couleur fut le gris chez les poètes tels que Péretz, Reizine, Rosenfeld, Aleichem, Freud, etc. La vie dans l'enceinte réservée aux juifs était monotone, terne et le gris sa note prédominante, dès lors quoi de surprenant à ce que tous les poètes usassent exclusivement de cette couleur ?

Jérémias se lamentant sur le présent avec une telle assiduité que leurs chansons d'amour — ils en firent quelquefois — elles-mêmes sont trempées de larmes...

La génération nouvelle ne connaît plus cet état d'âme. L'exode vers l'Europe occidentale et les Amériques a émancipé les jeunes chantres issus du ghetto. A leur tour, maintenant, de goûter aux joies ineffables de la liberté. Et ils respirent l'air pur à pleins poumons... Zèle justifié, d'ailleurs.

Aussi, les jeunes poètes juifs ont-ils ajouté des arcs à leurs lyres. Et l'on se trouve présentement devant un art poétique tout à fait rénové, métamorphosé.

M.-L. Halpern est un jeune poète qui donne mieux que des promesses, puisqu'il a publié, en 1919, un grand recueil sous le titre *Dans New-York*, où se réalise et pour moi se révèle un véritable tempérament de poète.

Tout y est à louer : le rythme intérieur, la musique intense qui cajole et enivre, la palette aux couleurs très riches et savamment agencées ; la langue précise et sûre. Et Halpern possède le don, précieux entre tous, qui est l'imagination.

Ce poète, qui semble avoir vu le jour en Ukraine, se complait dans la vaste cité de New-York, et c'est tantôt un paysage urbain, tantôt un rêve, et tantôt une de ces fantaisies étourdissantes et ailées où excellait, il n'y a guère, André Salmon.

Halpern sait rire, rire avec esprit, avec grâce, ironiquement, exquisément. Et, pour nous montrer qu'il ne sait pas rire seulement, il place malicieusement entre deux pièces légères, un poème presque tragique.

Mai, tel Heine, il mêle quelquefois les deux genres. « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas, madame... »

QUEL EST...

*Quel est, quel est ce cavalier
Qui chevauche et n'avance guère ?
Calme-toi, mon sang, silence, ne pleure pas,
C'est moi-même le cavalier de là-bas.*

*A minuit au centre de la terre,
Qui est-ce qui lui barre le chemin ?
Calme-toi, mon sang, silence, ne pleure pas,
C'est moi-même le cavalier de là-bas.*

*Mais puisqu'il fait noir alentour,
Pourquoi le cavalier ne fait-il demi-tour ?
Calme-toi, mon sang, silence, ne pleure pas,
C'est moi-même le cavalier de là-bas.*

Le livre de M. Halpern est divisé en cinq parties :
I. Notre Jardin ; II. En Exil ; III. Blond et Bleu ;
IV. Soir ; V. Nuit.

Ce que manie encore avec dextérité M. Halpern, c'est le fouet vengeur dont il use cruellement à l'égard des philistins qui, hélas ! partout, sont légion.

Le Soir débute par une évocation du maître de la prose yidisch, J.-L. Péretz. Le poète apprend par les feuilles new-yorkaises la mort, à Varsovie, du maître. Le ton sarcastique ici s'amplifie encore par l'âpreté cinglante, et la douleur arrache au chantre de puissants cris de révolte.

*.....Est-ce cela le repos ?
Est-ce cela le rêve d'éternité sur notre route ténébreuse ?
Pourquoi donc l'homme se courbe à la seule pensée de
[la mort
Pleurant amèrement, tel un enfant au milieu de la nuit ?
Qui guide le monde ? Qui ordonne au printemps de
[fleurir et de disparaître ?
Qui lance le vent en automne par le désert et les bois ?
Et quand l'aigle tombe, et quand l'aigle ne vole plus,
Pourquoi toujours un corbeau est là qui lui arrache les
[yeux ?*

*Pardonne mes demandes importunes, ah, pardonne-moi.
Mais comment faire autrement ? J'aime moi aussi la vie,
Et j'ai aussi des yeux grands ouverts, mais que je suis
[aveugle !*

*Après tout, je ne suis que le pauvre fils d'un boutiquier.
Et de même que la terre desséchée désire l'abondante
[pluie,*

J'ai un immense besoin de me purifier en ta Lumière...

Ce poète est éloquent sans verbosité ; il a le sens de la mesure. Il sait ne fulminer que l'espace d'une colère, vite apaisée. Ses emportements le sont toujours à bon escient, et il excelle à tempérer l'effet violent lorsqu'il le faut.

Jusqu'à présent, nous avons dans notre littérature le poème de Bialik qui restait unique comme œuvre inspirée par le pogrom. Mais, en ce jeune Halpern, le vieux maître a trouvé un redoutable rival.

Dans la Cité du Massacre

Par Haïm-Nachmann BIALIK, poète yidisch

Trad. L. Blumenfeld.

...Forge-toi, ô homme, un cœur dur
de fer et d'acier, et suis-moi !
Allons dans la Cité du massacre,
Voir de tes yeux, toucher de tes mains,
Sur les palissades, poteaux, portes et murailles,
Sur les pierres du pavé, sur tous bois,
le sang noir figé, mêlé à de la cervelle
de tes sœurs et frères, ô homme !

Tu erreras au milieu des ruines,
parmi les portes tordues, les murs écroulés,
à travers des cheminées affaissées ;
tu frôleras la pierre disjointe, les briques calcinées.
Là au feu, hache et barre de fer, hier,
Se sont livrés à une horrible bacchanale.
Grimpe aux greniers, rampe par les trous,
Regarde donc toutes ces déchirures,
et tu y verras des blessures béantes, muettes,
qui n'attendent plus le salut en ce monde.

.....
Tu fuis ? Tu cherches la lumière et l'air pur ?
Tu as beau fuir, le ciel se rit de toi, ô homme !
Le soleil dévorera tes yeux avec ses rais,
Les acacias, tendus de robes vertes et blanches,
T'empoisonneront de leur parfum qui pue le sang.
...Dieu, de sa douce main, t'a offert deux jumeaux :
Un massacre et un printemps.
Le jardin fleurissait, le soleil luisait
Et le massacreur massacrait...
...Tu fuis ! Cache-toi dans la cour, en vain !
Voici un monceau d'ordures.
Vois : là gisent, décapités, un juif et un chien !
Hier, la même hache les abattit,
Et aujourd'hui un pourceau famélique les réunit ici...
Demain, une ondée printanière
Lavera ce sang, de crainte que du tas d'ordures
Il ne crie vengeance jusqu'au ciel.
Le soleil rayonnera sur ces horreurs,
Tout comme aux jours passés...

.....
...Et maintenant, fils de l'homme,
Assez vu, assez, fuis, fuis à jamais !
Réfugie-toi dans le lointain désert, deviens fou !
Déchire ton âme en mille morceaux,
et jette ton cœur aux chiens enragés.
Que tes larmes tombent sur la pierre brûlante,
Et que la tempête engloutisse tes clameurs !

LE BROUILLARD

par Selma LAGERLOF

(Traduit par Th. Hammar).

Un matin d'automne en 1914, dans la première année de la Grande Guerre, un épais brouillard envahit la contrée paisible, à peine touchée par les événements mondiaux, où l'homme pacifique avait établi sa demeure. Malgré sa densité, le brouillard permettait cependant de voir le jardin et les communs, mais empêchait les regards d'aller au delà. On ne voyait pas de champs, pas de hauteurs, pas de forêt. Tout l'entourage ordinaire avait disparu. Notre homme aurait pu s'imaginer qu'il habitait un îlot perdu au milieu de l'océan.

Surpris par cet horizon restreint, si surpris qu'il se sentait les yeux opprimés, l'homme, faisant son tour du jardin matinal, éprouva un sentiment de gêne et d'inquiétude comme devant un danger menaçant.

Involontairement, il fronçait les sourcils et s'efforçait d'aiguiser son regard pour percer le mur de brouillard. Mais en vain : il dut se contenter de contempler ce qu'il avait immédiatement sous les yeux. Au début, d'assez mauvaise grâce, il admira quelques feuilles de sorbier d'un rouge vif auxquelles l'humidité donnait un éclat de vieux cuivre. Puis, il remarqua les toiles d'araignée élaboussées de rosée qui étaient tendues au-dessus d'un plant de fraisiers mordus par les premières gelées. Il se disait que ces toiles étaient les voilettes de l'automne, et se demandait si jadis, dans les temps reculés, leur exemple n'avait pas appris aux femmes à dissimuler une beauté fanée derrière des voiles brodés de perles.

Cette idée le dérida, et sa mauvaise humeur cédant soudain, il regarda autour de lui avec un nouvel intérêt. Au premier plan se dressait un vieux pommier qui pliait sous les fruits; il s'étonna de trouver l'arbre très beau. Or, cet arbre avait en général le don de le mettre de mauvaise humeur quand il se promenait au jardin, tant il le trouvait laid et disgracieux. Il poussait bas et large. Les branches, grosses et raides, formaient avec le tronc des angles presque droits. Mais, en ce moment, qui était celui de la fructification, les branches, alourdies de fruits, ployaient en courbes gracieuses. Elles montraient qu'elles possédaient la force unie à la souplesse. Le spectateur comprit que cette charpente rude et grossière était nécessaire pour soutenir le fardeau qu'elles portaient.

Il commença à se sentir réconcilié avec le brouillard. C'était le brouillard qui, rétrécissant l'horizon, lui faisait remarquer des détails dont il avait négligé de se réjouir. « Pour bien voir et pour comprendre ce que l'on voit, se dit-il, il a été nécessaire de tous temps de regarder ce qu'on a sous les yeux. »

Cette expérience se trouva confirmée quelques pas plus loin : dans la verdure d'un prunier, il découvrit quelques belles reines-Claude bien mûres, les dernières de l'année, qui jusque-là avaient échappé aux regards avides. Mais le brouillard lui avait, semblait-il, affiné la vue : il s'em-

para sur l'heure des petites boules vertes. A ce moment, pour la première fois de la matinée, un bruit du monde extérieur lui parvint. Une voix forte et rude criait dans le brouillard :

« Seigneur Dieu, soyez miséricordieux et ayez pitié des combattants ! Seigneur, Seigneur, aidez les combattants ! »

L'homme pacifique s'arrêta pour écouter. Les paroles sortaient de la brume, mais personne n'apparaissait.

« Seigneur Dieu, ayez pitié des combattants ! Seigneur, soyez miséricordieux pour eux ! Le sang coule comme de l'eau dans les fossés ! Seigneur ! Seigneur ! »

L'homme, qui s'était plongé dans une rêverie agréable et paisible, fit un mouvement d'impatience. Quoi, encore la guerre ! Si l'on en détournait ses pensées un moment, la nature même prenait une voix pour rappeler à votre esprit l'affreuse calamité qui frappait l'humanité.

De nouveau, le cri retentit au milieu du brouillard.

« Le sang coule à flots. Les cadavres s'entassent dans les champs haut comme des meules. Seigneur, Seigneur, ayez pitié des combattants ! »

C'était évidemment la pauvre folle qui parcourait toujours le pays, priant et chantant, et qui s'était mise à implorer Dieu pour le compte des grandes puissances en guerre. Elle suivait sans doute, ce matin, le chemin qui longeait la lisière du bois et que le brouillard rendait invisible. Elle était certes touchante, mais l'homme pacifique ne put cependant réprimer un sourire : cette pauvre démente espérait-elle donc hâter la fin de la guerre mondiale par ses prières ?

« Aidez les combattants ! Et donnez-leur la paix ! clamait la folle. Le sang coule comme un ruisseau dans les fossés. »

Immuable, il écoutait tant qu'elle fut à portée de la voix. Alors il soupira et reprit sa promenade.

En vérité, ces temps où l'on vivait étaient tels que tout le monde aurait pu avoir envie de courir les routes pour clamer son angoisse.

L'homme pacifique poussa un sourd gémissement à l'idée obsédante de cette lutte où la moitié de l'humanité était engagée et qui menaçait de ruine la terre entière. Si l'on avait eu affaire à un formidable raz de marée ou à une éruption volcanique, le désastre eût été équivalent, du moins on n'aurait pas eu l'humiliation de se dire qu'il était causé par des hommes, ordonné par des hommes. On n'aurait pas eu à se dire que, du moment que c'étaient des êtres doués de raison qui étaient saisis par la folie de la guerre, il devait y avoir une parole ou une mesure capables d'y mettre fin. On n'aurait pas eu besoin à chaque heure du jour et de la nuit, en douleur et en angoisse, de chercher cela qui endiguerait la dévastation.

« Que pourrais-je donc faire ? se dit-il comme il le

faisait si souvent. Ma parole n'aurait pas plus de portée que les cris de la pauvre démente. Et cependant... »

Il était arrivé en se promenant au bout du jardin. Quand il se retourna, pour remonter, un tableau charmant s'offrit à lui.

Le sol s'élevait en pente douce vers la maison. L'homme pacifique voyait devant lui toute sa vieille propriété avec ses maisons peintes en rouge et ses frondaisons que l'automne empourprait et dorait. Ce n'était peut-être au fond que ce qu'il voyait tous les jours, mais l'aspect des choses lui paraissait tout autre parce que le brouillard les encadrait et les séparait du paysage environnant.

En voyant sa propriété ainsi isolée, il comprit pour la première fois combien la maison d'habitation rouge, en haut de la colline, s'harmonisait avec les cimes vertes et jaunes des grands arbres, avec les bâtiments moins élevés qui servaient d'ailes, avec le moutonnement des fourrés d'arbrisseaux et de buissons en contre-bas, et enfin avec la guirlande basse de jeunes arbres fruitiers nouvellement plantés qui ceignait le pied de la colline. L'ensemble n'avait jamais paru d'une plus belle ordonnance que ce matin, où le brouillard qui servait de cadre remplissait également tous les vides. On n'aurait pu rien ôter ni rien ajouter, tout était à sa place. Ainsi enfouie dans la brume et la verdure, sa maison lui parut plus attrayante que jamais. Elle rayonnait de bien-être et de sécurité. Il se sentit apaisé et heureux rien qu'à la regarder.

Soudain, il eut une idée bizarre. Il se vit retranché du monde dans sa petite propriété. Il se figurait la maison et lui-même vivant leur propre existence, paisible et modeste, pendant que le brouillard les enclosait de ses murs de ouate et les cachait au monde. Le brouillard montait la garde autour d'eux, si dense et si opaque que les passants qui suivaient le chemin longeant les bois ne soupçonnaient même pas leur existence si proche.

Le facteur rural avec sa boîte noire renoncerait à chercher la maison, égaré par la brume. Pas d'hôtes, point d'étrangers ne s'engageraient dans l'allée montant à la maison. Rien du monde extérieur n'en trouverait le chemin, rien de la maison ne trouverait le chemin du monde extérieur.

L'hiver succéderait à l'automne, l'été suivrait le printemps en une lente alternance. La neige tomberait, puis fondrait, les champs et les arbres se couvriraient de verdure, la verdure se flétrirait et disparaîtrait. Le froid et la chaleur les baigneraient tour à tour, mais le brouillard demeurerait.

Ils vivraient une vie de rêve, la maison et lui. Les besoins formeraient une succession paisible et régulière : après la moisson viendraient les semailles, après la cuisson du pain, le brassage de la bière. On traiterait les vaches, on tondrait les moutons, on filerait la laine et le lin; du beau damas à reflets d'argent s'enroulerait sur le métier à tisser. On serait forcé de vivre du travail de ses propres mains : rien ne serait importé d'ailleurs, rien exporté. Le chagrin dont ils souffriraient serait leur chagrin à eux. Ils ne pourraient se fier qu'à eux-mêmes. Ils seraient un îlot perdu de l'océan où n'aborderait aucun vaisseau.

Et, suprême bonheur, on échapperait ainsi à l'horreur de la Grande Guerre. L'homme pacifique étendit les bras en un geste de soulagement et s'adressa au brouillard :

« Reste, ô brume, reste ! Ce sont des temps effroyables qui approchent. Epargne-moi l'épouvante de les vivre ! Enclos ma demeure de tes murailles blanches ! Laisse-moi couler des jours paisibles dans l'antique maison de mes pères, sans rien savoir de ce qui se passe ailleurs, des crimes sanglants et des effusions de sang ! Laisse-nous, moi et mes gens, vaquer tranquilles à nos besognes quotidiennes sans que vienne nous troubler le bruit des malheurs qui accablent des hommes étrangers ! »

« Des oiseaux, perçant le brouillard, viendront parfois nous rendre visite; nous les accueillerons sans chercher à savoir s'ils portent un message sous leur aile. Le matin, il nous arrivera d'entendre les cris de la pauvre folle passant sur la route, mais nous ne prêterons pas l'oreille pour savoir si elle prie encore pour les combattants. »

« Une fois la tourmente passée, les hommes ayant enfin cessé de s'entre-tuer, tu pourras te dissiper et disparaître, brouillard. Alors, ignorants des terribles choses qui se sont déroulées sur la scène de la guerre, nous sortirons heureux de notre refuge, pour nous réjouir de la fête éternelle de la vie. Nos âmes n'auront pas été empoisonnées par des récits de violence et de cruauté. Nos cœurs n'auront pas perdu tout espoir à force d'entendre parler de malheurs que nous aurions été impuissants à secourir. Nous aurons gardé la foi dans la bonté des hommes et dans leur amour des travaux de la paix. Nous serons pareils aux sept dormeurs de la légende, ravis par le sommeil aux périls de la démence humaine, pour trouver au réveil la tranquillité et la joie humaine, et pour voir que la souffrance et la misère ne sont pas les seules choses que la terre offre à ses malheureux enfants. »

A peine l'homme pacifique eût-il prononcé ces paroles que son oreille perçut deux bruits distincts. Un souffle de vent fendit le brouillard avec un sifflement de serpent. C'était l'un. L'autre était l'écho affaibli des cris de la pauvre femme errante : « Secourez les combattants, Seigneur ! Donnez-leur la paix ! Pitié ! » Cela venait de loin. On eût dit un avertissement suprême. Mais l'homme n'en eut cure.

« Laisse-moi vivre dans mon jardin, ô brume ! reprit-il, et découvrir de nouvelles beautés ! Apprends-moi à attacher mes regards à ce qui est proche et présent ! Laisse-moi faire œuvre utile de la manière qui m'est propre, m'occuper de choses que je sais mener à bonne fin. Epargne-moi l'obligation de parcourir le pays comme un fou pour chercher le moyen de remédier à ce que je serais impuissant à modifier ! »

Après ces paroles, un nouveau murmure se fit entendre au sein du brouillard. L'homme crut saisir un : « Qu'il te soit fait selon ta volonté ! »

Ce ne pouvait évidemment être qu'une illusion des sens, car, presque simultanément, un souffle frais et vif accourut : il déchira le brouillard en lambeaux qu'il jeta de tous côtés. Le paysage reprit son aspect habituel, et l'homme sourit des fantaisies que le brouillard avait fait naître en lui.

Or, des souhaits comme les siens sont dangereux à formuler. Les puissances de la nature se font parfois un malin plaisir d'accéder à nos plus folles lubies.

Depuis ce jour, l'homme pacifique remarqua que les bruits de la guerre avaient beau croître en horreur : ils ne l'affectaient plus comme avant. Ce qui se passait paraissait lointain et étranger, et en quelque sorte ne le concernait pas. Il faisait son travail quotidien sans être troublé par l'angoisse.

Ne comprenant pas que le génie du brouillard avait exaucé sa prière en enveloppant de ouate son âme, il se félicita d'avoir acquis l'équilibre moral et la sagesse.

Il voyait d'autres hommes qui n'étaient pas plus qualifiés que lui pour élever la voix, mais on ne constatait jamais qu'ils avaient rien gagné par leur parole. Il les comparait à la malheureuse errante qu'il avait entendue implorer Dieu dans ce matin brumeux. Il estimait que leurs esprits devaient être égarés, puisqu'ils s'immisçaient dans ce qui ne les regardait pas et qu'ils étaient impuissants à changer.

Mais, au tréfonds de son âme, il avait suivi leurs actes avec une inquiétude cuisante. Dans les belles nuits seines et étoilées, le brouillard perdait de son pouvoir, et il imaginait avec angoisse le moment où, quittant la terre,

il se trouverait en face du Juge. Il savait qu'il s'y trouverait en même temps que la femme qui priait sur les chemins. Et le Juge suprême lui dirait : « J'ai déchainé une tempête sur la terre. Comment la pensée est-elle venue à ton cœur de te soustraire à l'orage ? »

L'homme pacifique se défendrait et dirait : « Ce que tu me demandais était surhumain. Je me suis tu parce que je ne voyais point d'issue. Comment, moi, aurais-je pu apaiser ta tempête ? »

Et le Juge dirait : « Je sais que je ne t'avais pas donné le pouvoir d'apaiser la tempête. Mais je t'avais donné des forces suffisantes pour montrer de la pitié et pour exercer la charité. »

L'homme pacifique montrerait alors la femme qui se tenait à côté de lui devant le trône de Dieu : « Voilà une femme qui n'a pas cessé de parler et de prier, dirait-il, et à quoi cela a-t-il servi ? »

« Ses cris n'ont certes pas servi à fléchir le cœur des puissants de la terre, répondrait alors Celui qui règne sur les univers. Mais ils lui auront ouvert mes bras et l'accès de mon ciel. »

L'homme pacifique saurait alors qu'il n'y aurait plus d'espoir pour lui, et il s'enfoncerait dans les espaces où tout est froid, et ténébreux, et silence, et brumes opaques.



J.J. Sadelot



J.J. Sadelot

Le problème humain et les huit heures

Par Georges LÉVY

Il est bien étrange qu'en ce monde capitaliste soi-disant organisé suivant des principes de science, en ce monde qui reproche à la Russie révolutionnaire de méconnaître les avertissements de l'économie scientifique, la journée de huit heures ne soit pas, depuis longtemps, une règle hors de discussion. Que penserait-on, pour en parler brutalement, positivement, selon le goût de nos modernes patrons, que penserait-on d'un fermier qui surmènerait les bêtes de somme sans lesquelles toute exploitation est compromise ? Pour nous, la journée de huit heures n'est qu'une étape vers l'affranchissement intellectuel, spirituel de l'ouvrier, de l'employé. Notre excellent camarade, le docteur Lévy, député communiste du Rhône, nous dit ici l'importance de cette question que l'on ne contesterait plus si, par cupidité stupide, on ne refusait au charretier ce que l'on accorde au percheron.

Les adversaires de la journée de huit heures ont supputé les milliards qu'aurait fait perdre à la France l'application des lois du 23 avril 1919, la loi du 24 juin 1919 dans les mines, la loi du 2 août 1919 pour les entreprises de navigation maritime, mais ils n'ont, à aucun moment, songé au capital humain. Il est vrai que pour M. Raphaël-Georges Lévy, sénateur, membre de l'Institut, économiste

et administrateur de nombreuses sociétés anonymes, le travail est « une marchandise » soumise à la loi de l'offre et de la demande comme toutes les autres. Ces messieurs ne sont pas encore parvenus à cette conception : « qu'entre le travail et le capital, il n'y a pas qu'une question d'argent à débattre, il y a la vie humaine à sauvegarder. » (Amar.) Ils ne se doutent point et ils n'en ont cure qu'il y a la race à préserver : « La science s'inscrit en faux contre tous ces dérèglements et ces abus qui prépareraient, si la législation n'y prenait garde, des races mal conformées, chétives et une humanité rabougrie. » (Amar.) Dans leur soif de profits, les capitalistes songent exclusivement à la production et oublient le producteur ; cependant comme le disait au Parlement anglais, en défendant un bill de réduction des heures de travail, l'illustre historien Macaulay : « l'homme, voilà l'instrument qui crée la richesse. » Dans ce monde capitaliste où le gaspillage des richesses matérielles est la règle, le gaspillage des biens humains apparaît comme tout naturel, ils oublient que « le gaspillage de la vie humaine est le plus ruineux de tous, suivant l'expression de Rochard. »

Aussi, pour nous, quand bien même la journée de huit heures diminuerait la production, la classe ouvrière n'aurait pas à renoncer à cette revendication. En la défendant, elle défend ce qu'elle a de plus précieux et comme bien unique, sa force de travail, sa santé, sa vie, contre les appétits immodérés des capitalistes à réaliser des profits élevés. Dans ce duel engagé entre exploités et

exploités, pour les uns il s'agit d'enrichissement, pour les autres, de la vie humaine. Mais il nous paraît vain de vouloir sauver la production au détriment de la santé et de la vie du producteur. Quand les capitalistes, dans le régime actuel, invoquent l'intérêt général, ils entendent par ces mots l'intérêt des seuls possesseurs de la richesse et non l'intérêt vrai et réel du pays. Dans les temps actuels, il y a opposition entre les intérêts particuliers et ceux de la nation. L'intérêt général, ce ne peut être pour nous que celui du plus grand nombre, des producteurs des villes et des champs qui créent la richesse et non des quelques centaines de mille de parasites qui s'enrichissent au détriment de l'ensemble des êtres humains qui vivent sur le même sol qu'eux. Depuis la guerre, plus encore qu'avant, parce que la France a perdu 1.700.000 morts, qu'elle compte 900.000 mutilés et que les naissances y ont diminué, la main-d'œuvre devenue plus rare a acquis une valeur plus grande. Elle doit donc être plus protégée encore. Cette raréfaction du capital humain plaide plus en faveur de courtes journées de travail qu'auparavant. Mais il faut suppléer à la rareté non par une augmentation de la durée du travail, mais par son organisation aussi parfaite que possible. Tout l'effort de la société doit être dirigé en vue de supprimer le surmenage. Car il n'est pas douteux que dans les sociétés modernes, il y a surmenage par suite du travail professionnel. C'est ce qu'ont démontré les rapporteurs aux XIV^e Congrès international d'Hygiène et de Démographie de Berlin 1907. Il y eut 4 rapports déposés : ceux du Dr Roth, du Dr Trèves et du professeur Imbert affirmant l'existence du surmenage. Le 4^e seul, de M. Eisner, ingénieur en chef du service des eaux à Berlin, est le contre-poids des précédents. « Le rapport d'Eisner, très sévère est, d'après Yoteiko, l'expression d'opinions très fermes et convaincues, et présente un document pour expliquer en partie l'acuité de la lutte actuelle entre le travail et le capital. » Les trois premiers rapports affirment un degré plus ou moins grand de surmenage qui n'est pas général, mais atteint l'ensemble de la classe ouvrière des divers pays, spécialement de certaines régions et de certaines catégories de travailleurs. Aujourd'hui, après la guerre, étant donné les excès de travail exigés de tous, les émotions et les privations subies, le surmenage est, sans nul doute, plus certain et plus marqué encore. Et plus que jamais s'impose une organisation rationnelle du travail. Les recherches actuelles scientifiques tendent à mesurer la fatigue non plus seulement subjectivement, c'est-à-dire par les sensations ressenties par le sujet, mais objectivement pour la prévenir. Quand la fatigue est ressentie par le sujet, il est déjà trop tard pour agir. La fatigue croît, en effet, plus vite que le travail : le moteur humain n'est pas assimilable au moteur mécanique, à une locomotive, par exemple, qui brûle une même quantité de charbon pour chaque kilomètre parcouru. Quand le corps est fatigué, une faible quantité de travail produit un effet désastreux. L'usure de l'organisme est en progression géométrique, alors que le travail accompli n'est qu'en progression arithmétique. L'énergétique s'oppose à la surcharge de la besogne. Cette dernière devenant de moins en moins productive à mesure que s'accroît la fatigue : ici aussi joue la loi du rendement inversement proportionnel. La réduction des heures de travail devient une nécessité à la fois biologique et économique. Pour résoudre la question scientifiquement, il faut démontrer

que l'ouvrier est surmené, c'est-à-dire que ses recettes physiologiques excèdent ses dépenses. Pour éviter le surmenage, il faut que l'ouvrier recouvre intégralement ses forces par le repos de la nuit et le repos hebdomadaire. Au surmenage s'ajoute encore la monotonie du travail et son insalubrité. Longtemps, la seule méthode employée fut la méthode pathologique : statistiques de la morbidité (nombre des maladies) et de la mortalité. Elle est insuffisante, attendu que l'action pathogène de la fatigue donne des accidents tellement graves qu'il serait dangereux de baser une législation du travail sur la déchéance organique provenant de sa surcharge. Les méthodes préconisées doivent être plus délicates et plus précises pour permettre de doser les phénomènes de la fatigue, de distinguer ses modalités et de mettre en évidence ses signes bien avant la déchéance de l'organisme. Quand ce dernier présente des altérations, il est trop tard, elles sont irrémédiables. Il faut donc une véritable prophylaxie de la fatigue : il faut la combattre assez à temps pour en prévenir les effets funestes. Ces méthodes de prévention ne peuvent être que psycho-physiologiques.

La fatigue est le résultat très complexe de nombreux facteurs. Son intensité est fonction des facteurs suivants : heures de travail, salaire relatif, rapport du salaire effectif aux prix des denrées, genre et organisation du travail, constitution individuelle et aptitude, taille, longueur des bras, disposition des muscles, force d'attention, prédispositions morbides, maladies, âge, sexe, vie rurale ou urbaine, hygiène de l'ouvrier, alimentation, sommeil, etc. Il faudrait encore ajouter l'influence du climat, de la race, des habitudes, etc. L'organisation scientifique du travail est posée, mais elle n'est pas complètement résolue. Le problème se résume à trouver les conditions du travail permettant à l'ouvrier de produire le maximum de rendement au prix du minimum de fatigue. Après la crise économique créée par la guerre, le besoin à la fois de renouveau et de productivité accélérée réclame plus que jamais une organisation scientifique du travail. Tout travail nécessite une double dépense à la fois intellectuelle et physique, les deux modalités du travail sont dans les effets produits sur l'organisme de même nature. La fatigue est une résultante de phénomènes musculaires et nerveux produisant un malaise grandissant et avant tout une sensation d'impuissance. Elle a des degrés divers, allant de la simple lassitude à la douleur la plus vive. Sa persistance est variable. La fatigue est une intoxication résultant des déchets produits par le travail. Ce dernier agit sur les différentes grandes fonctions : circulation (accélération des pulsations, augmentation de la pression artérielle, etc.), respiration (augmentation de fréquence des mouvements respiratoires, irrégularités), système neuro-musculaire (impuissance, diminution des réactions nerveuses.) Il faut y ajouter des signes biochimiques. La fatigue est en somme une intoxication due à la transformation des albuminoïdes cellulaires. Il se produit des corps toxiques ou postogènes dans l'organisme : charriés par le sang, ils l'empoisonnent. L'injection du sang d'un animal surmené à un animal au repos engendre chez lui une dépression des forces et de la fatigue. La fatigue est dite physiologique quand tous ses effets sont capables de disparaître par le repos et le sommeil. Elle est pathologique quand il n'en est plus ainsi, elle devient alors le surmenage aigu ou chronique.

Si le travail produit une intoxication, il faut le doser,

le régler jusqu'au point où il ne sera pas un danger pour l'organisme. Il serait nécessaire de rechercher d'abord d'une façon générale quelle est la durée limite du travail salubre et pour chaque profession quelle peut être la quantité horaire de travail permise. Les travaux effectués n'en sont pas moins là, mais ils permettent néanmoins d'apporter quelques précisions sur la durée de travail permise sans porter atteinte à l'organisme humain. Les éléments qui peuvent nous guider dans la détermination de la limite de travail compatible avec l'intégrité de l'organisme peuvent être tirés 1° de statistiques sur la morbidité, les accidents du travail, la mortalité ; 2° sur des expériences faites au laboratoire ou dans les usines.

La morbidité est plus grande chez les ouvriers fournissant un rude labeur et une longue journée de travail. Elle croît, en outre, avec l'âge. Pour 10.000 ouvriers en Suisse, suivant les industries, le taux varie : imprimeurs et relieurs, 180, tisseurs en soie, 205, fileurs de coton, 235, teinturiers et blanchisseurs, 282, brodeurs, 307, ouvriers de fabriques, de constructions mécaniques, 419, etc. Une autre statistique, par rapport à 0/0, donne pour les artistes, clercs, ecclésiastiques, 16,2 0/0, libraires, commerçants, etc., 17,7 0/0, tailleurs, 18 0/0 ; portefaix, scieurs de bois, etc., 29,9, polisseurs, aigiseurs, charbonniers, etc., 29,2, ouvriers des fabriques métallurgiques, 32,8.

Il n'est pas douteux qu'à côté de la durée du travail, les autres facteurs jouent un rôle : conditions d'hygiène du travail et conditions d'hygiène générale (habitat, nourriture, etc.).

Les accidents du travail sont plus nombreux à mesure que la journée est plus avancée et, pour les heures correspondantes, plus à la fin qu'au début de la semaine si le travail est poussé jusqu'au surmenage (Imbert). La statistique des accidents du travail est une méthode qui montre l'état de fatigue du moteur humain. Les faits relevés par Imbert et Mestre sont démonstratifs à ce sujet. Le travail engendre la fatigue, d'où ralentissement et diminution de la contraction musculaire. L'ouvrier est d'autant moins apte à effectuer les mouvements de défense indispensables quand surviennent les accidents et à les effectuer avec la rapidité voulue qu'il est dans un état de fatigue plus accusée. Les accidents sont d'autant plus nombreux que les ouvriers sont plus fatigués et ces accidents, d'après les heures de la journée auxquelles ils ont lieu, doivent permettre d'apprécier le degré de fatigue des travailleurs qui en ont été victimes. Les auteurs ont construit des courbes basées sur les données officielles des accidents du travail recueillis dans le département de l'Hérault ; leurs investigations ont porté sur 56.458 ouvriers des diverses professions assujetties à la loi sur les accidents du travail, qui ont été ensemble victimes de 2.065 accidents déclarés en 1903. En second lieu, une autre courbe comprend la répartition, d'après les heures de travail où ils se sont produits, de 660 accidents, auxquels ont donné lieu les professions qualifiées officiellement manutentions et transports comprenant 6.695 ouvriers. Les résultats furent les suivants :

1° Le nombre des accidents augmente d'heure en heure pendant la première moitié de la journée.

2° Après le repos assez long de midi, dans les premières heures de la deuxième moitié de la journée, le

nombre des accidents est moindre que dans la dernière heure de la matinée.

3° Au cours de la deuxième moitié de la journée, les accidents deviennent encore d'heure en heure progressivement plus nombreux.

4° Le nombre maximum d'accidents par heure a lieu vers la fin de la deuxième moitié de la journée et est notablement plus élevé que le maximum correspondant de la matinée. D'autres statistiques ont montré que le nombre des accidents va croissant avec les jours de la semaine pour atteindre le maximum le samedi.

Depuis 1914, le nombre des accidents du travail déclaré au ministère du Travail est allé en augmentant : ils étaient à ce moment de 580.200 pour atteindre, en 1920, 950.781. Comment expliquer cet accroissement avec une industrie ralentie et une journée de travail réduite ? Plusieurs éléments peuvent être invoqués : 1° la fatigue accumulée par les ouvriers depuis la guerre ; 2° la diminution de l'habileté professionnelle par les ouvriers restés sans travailler ; 3° l'utilisation d'une main-d'œuvre même adaptable : mutilés ou réformés, femmes en plus grand nombre, ouvriers étrangers ou coloniaux ; 4° la perte de la notion du danger acquise dans la guerre ; 5° l'habitude prise par l'ouvrier pour ne pas perdre de temps avec une journée réduite de ne pas arrêter les machines, mais d'opérer pendant leur marche.

La mortalité est plus élevée dans la classe ouvrière que dans la classe riche. De nombreuses statistiques l'ont établi. De 35 à 45 ans, pour 1.000 personnes, il y a 6 ministres du culte ou magistrats, 9, 10 à 12 ouvriers, 13 mineurs (Arnould, *Nouveaux Éléments d'Hygiène*). A Lyon, la mortalité est de 35 0/0 pour les ouvriers et seulement de 10 0/0 pour les campagnards (Devilliers). A Lyon, dans le 3^e et le 6^e arrondissements, qui sont habités par des ouvriers, la moyenne de la vie est de 38,19 et 39,7, alors que dans le 2^e, où se trouvent les gens aisés, elle est de 44,7 (Moyennes de 1887-1898. *Thèse du Dr Sachnne*).

En France, la mortalité des employés, des ouvriers et des patrons sur 10.000 décès, d'après la moyenne de l'année 1907 à 1908, donne :

Âges	Patrons	Employés	Ouvriers
25 à 29 ans.....	62	80	72
40 à 44 ans.....	89	131	159
45 à 59 ans.....	206	330	372

La mortalité par tuberculose suit une courbe parallèle au développement de l'industrie dans les différents districts de la province du Rhin (Kocks 1890).

La mortalité par tuberculose est en général plus élevée dans les districts industriels ou agricoles en Angleterre.

A Paris, elle varie avec la richesse ou la pauvreté des divers quartiers :

Quartiers	Mortalité tuberculeuse
Luxe, 8 ^e , 9 ^e , 16 ^e	Très faible
Fortunés, 1 ^{er} , 6 ^e , 7 ^e , 17 ^e	Faible

Aisance, 2°, 3°, 4°, 5°, 10°..... Moyenne
 Pauvreté, 11°, 12°, 14°, 15°..... Forte
 Misère, 13°, 18°, 19°, 20°..... Très forte

Entre les quartiers les plus riches et les plus miséreux, l'écart varie de 1 à 5. Dans le quartier le plus riche, le 8°, le coefficient de mortalité par tuberculose est de 178 pour 10.000, dans le 13°, le plus pauvre, de 812. La fréquence de la tuberculose est en raison inverse du taux des revenus (Dr Rommu). Les statistiques des décès de quelques maladies dans les 2° et 3° arrondissements de Lyon, l'un aisé, l'autre ouvrier, durant 1894 à 1898 (statistique du Bureau d'Hygiène) montrent que la mortalité est plus élevée pour tous les groupes de maladies dans le 3° : la tuberculose et la sénilité y font deux fois plus de victimes que dans le 2°, la mortalité par faiblesse congénitale y est également plus élevée. Les chiffres les plus intéressants de mortalité comparée ont été fournis par Kummer pour la Suisse, et Ogt pour l'Angleterre.

La longévité varie également suivant les professions : la moyenne de la vie, à Solingen et ses environs, de 1850 à 1874, d'après Oldendorf, donne pour les aiguiseurs et les polisseurs 39 ans, pour les ouvriers de chemins de fer 48 ans, pour les autres fractions de la population masculine 55 ans.

La vieillesse est plus prématurée et plus accusée chez les sujets astreints au rude labeur physique ou intellectuel que chez ceux qui vivent sans fatigue. Des tableaux précédents, il est possible de tirer les conclusions suivantes :

1° En général, la mortalité moyenne de la classe ouvrière l'emporte de beaucoup sur celle de chacune des grandes divisions professionnelles ;

2° La mortalité des banquiers et des employés de commerce tend jusqu'à un certain âge à dépasser celle de l'ensemble des professions ouvrières. Or, si le travail est facile, il est démesurément prolongé et effectué souvent dans de mauvaises conditions hygiéniques ;

3° C'est surtout à partir de 40 ans environ que le labeur accompli provoque la déchéance organique, une plus grande mortalité et un défaut de résistance marqué aux causes générales de maladie. Ces faits sont surtout mis en lumière dans les professions ouvrières où le genre de travail n'admet que des individus à constitution vigoureuse comme les forgerons, les maçons, etc.

Le travail trop prolongé et les conditions défectueuses au milieu desquelles elle s'effectue (manipulations de substances toxiques, vapeurs irritantes, etc., mauvaises conditions d'hygiène des ateliers), affaiblissent les qualités physiques et intellectuelles des ouvriers, les rendent moins résistants aux maladies et diminuent la moyenne de leur vie. Ces effets nocifs n'ont pas une influence seulement sur la génération présente, mais aussi sur les générations futures. Les avortements ont été plus nombreux chez les femmes enceintes qui travaillaient dans les usines de guerre : sur 311 grossesses, ont été constatées 80 fausses couches (Poudrière nationale de Toulouse. Professeur Audibert). La mortalité des enfants est plus élevée dans la classe ouvrière que dans les autres classes sociales. A Lauzanne (Suisse), la mortalité des enfants de 0 à 1 an, sur 1.000, est de 0,19 dans les quartiers riches et de 4,50 dans les quartiers pauvres ; la mortalité des enfants de 1 à 2 ans est de 0,17 dans les quartiers riches et de 1,41 dans les

quartiers pauvres. D'après le Dr Vidal (Var), de 1884 à 1893, la mortalité des enfants est plus élevée dans les centres industriels : à la Seyne, 30,16 0/0, à Toulon, 29,02 0/0, à Draguignan, 19,86 0/0.

De même les statistiques ont montré que les tailles, les poids, les périmètres thoraciques, la force, etc., sont moindres chez les enfants de 7 à 14 ans des classes ouvrières que des classes aisées. Les conclusions de Niceforo sont les suivantes :

1° Les différents degrés de développement physique correspondent aux différents degrés de développement social : les enfants des classes aisées (rentiers, professions libérales, etc.), sont les plus développés.

2° Les enfants des petits commerçants et des petits employés tiennent une position moyenne.

3° Les enfants pauvres sont les moins développés.

A Lyon, la statistique du bureau d'hygiène, de 1887 à 1898, montre que sur 100 conscrits ajournés pour défaut de constitution, le 2°, quartier aisé, donne 1,8 ; dans le 3° et le 6°, quartiers ouvriers, 11,1 et 11,2 ; pour défaut de taille, il y en a dans le 2° 1,4, dans le 3° et le 6°, 2,3 et 1,6.

A Lillebonne (Seine-Inférieure), de 1874 à 1883, chez les ouvriers industriels, 415 0/00 sont impropres au service militaire et 250 seulement pour les ouvriers agricoles (A. Dumont.)

Ajoutons à ces nombreux faits que l'alcoolisme est surtout développé chez les ouvriers à professions pénibles et dans les régions où les journées de travail sont longues. Le surtravail est la cause la plus puissante d'alcoolisation (Dr Verhaege). « On peut affirmer que l'excès de travail et le manque de repos professionnel sont les causes principales de l'excès de l'alcoolisme, de l'ivrognerie et des vices qui désolent l'humanité, et le principal facteur de la neurasthénie et de la misère physiologique qui propagent dans la société l'idiotie, l'épilepsie, l'hystérie, la folie et la criminalité (Dr Félix, de Bruxelles : *De l'influence de la durée du travail sur l'état de santé physique, intellectuel et moral des travailleurs.*)

Cet ensemble de faits démontre que le facteur travail ajouté aux autres causes auxquelles sont assujettis les ouvriers (habitations insalubres, mauvaise hygiène, sous consommation), accroît chez les ouvriers la mortalité et la morbidité. Les comparaisons entre les régions industrielles et les régions agricoles, entre les diverses professions, mettent en lumière le rôle spécial des conditions du travail industriel, surtout sa durée. Il s'ensuit que l'influence de la durée du travail sur l'organisme humain ajoutée à l'influence de l'air vicié et confiné des ateliers, aux poussières irritantes et aux substances toxiques manipulées et aux risques professionnels, réclament impérieusement à la fois une limitation de la durée du travail et des repos nécessaires. Le travail n'est pas nuisible seulement quand il nécessite des efforts violents, il l'est par la vitesse des machines, par sa prolongation et par les positions diverses qu'il impose à l'organisme humain. Car le travail, qu'il s'effectue assis, debout ou courbé, est, dans ces diverses attitudes, nuisible aux travailleurs.

La limitation des heures de travail admise, quelle sera la durée maximum à imposer ? Nous disons actuellement huit heures pour des raisons physiologiques, à la suite de

résultats expérimentaux et des constatations faites après les applications de la journée de huit heures, où elle a été déjà réalisée.

Nous avons déjà indiqué que tout travail physique détermine dans l'organisme à la fois l'usure des matériaux de nutrition fournis par les aliments et l'oxygène de l'air et la formation de substances toxiques. Plus grand sera le travail fourni par le corps humain, plus forte sera l'intensité de ces deux processus, et plus vite apparaîtra la fatigue. Des expériences ont montré que le travail physique intense va même jusqu'à détruire la substance même de l'organisme. Un travail musculaire de 7 heures augmente l'élimination de l'urée qui dénote une dénutrition de l'organisme. Or l'élimination des déchets par l'urine réclame 12 à 24 heures (Lagrange). Elle ne s'opère que 3 heures après le travail. L'organisme humain doit réparer les pertes qu'il a faites au cours du travail et les compenser par des acquisitions nouvelles. Il doit en même temps se débarrasser des produits toxiques, créés par ce même travail. Or, ces deux fonctions ne s'exercent pas pendant le travail, mais après sa cessation. Le repos, dit Lagrange, est la condition essentielle de l'élimination des déchets du travail, parce qu'à l'état de repos il y a un ralentissement dans la production de ces éléments. Il est nécessaire à la réparation des organes, parce que le mouvement d'assimilation qui préside à leur réparation est entravé par le mouvement inverse de désassimilation qui a lieu pendant le travail. Le sommeil réalise la condition du repos complet. Or, d'après les hygiénistes, pour un adulte, il doit être de 7 heures (Arnould) et pour les sportifs, de 8 heures (Tissie). Si le temps de repos complet entre les périodes de travail est trop court, il y a accumulation des déchets dans l'organisme, ils ne sont plus totalement éliminés, d'où défaut de nutrition et de réparation. Il faut donc encore ajouter entre les périodes de travail des repos intercalaires suffisants. A midi, 2 heures au moins d'interruption paraissent nécessaires, parce que les déchets ne sont éliminés par les urines qu'après trois heures et il faut, pour manger convenablement, une certaine durée ; un repas nécessite au moins une heure pour que les aliments soient bien mastiqués et la digestion totale n'est complète qu'après 6 heures. Quand le travail débute trop près de celle-ci, la digestion s'en trouve gênée. Or, il n'est pas moins nécessaire que l'organisme soit bien alimenté que bien reposé pour réparer ses forces. Quand le repos est insuffisant, la fatigue cesse d'être passagère, elle devient permanente ou chronique, l'individu ne retrouve plus, après le repos de la nuit, son état normal. Il y a ce qu'on appelle le surmenage. Ce dernier facilite les infections microbiennes (Marfon). Les expériences de Roger et Charrin sont à ce point de vue démonstratives : des rats blancs inoculés avec du charbon bactérien montrent que les animaux soumis au surmenage meurent les premiers, avant ceux laissés au repos. La fatigue ne prédispose pas seulement aux maladies, elle les aggrave.

Les expériences effectuées, ajoutent leurs démonstrations aux considérations citées. La déjà vieille expérience de Pettenkofer et Voit montre qu'un ouvrier vigoureux, placé dans une chambre de verre et hermétiquement close, nourri d'une alimentation mixte habituelle, travaillant 9 heures à tourner une roue autour de laquelle s'enroule une chaîne portant un poids de 25 kilos, pesé à la sortie et à l'entrée, a dépensé en acide carbonique 192 gr.

d'oxygène de plus qu'il n'en avait absorbé. Pour couvrir ce déficit, il n'avait pas moins fallu de 20 0/0 de la proportion d'oxygène emmagasiné dans son corps. D'après les auteurs, cette déperdition n'est plus compensée par une nuit de repos, quand le travail est trop prolongé et trop fatigant. L'ouvrier de force moyenne peut fournir 7 kilogrammètres par seconde, à condition de ne travailler qu'un temps limité, mais s'il travaille pendant une certaine durée, il ne peut plus fournir que deux kilogrammètres par seconde, ce qui fait en huit heures 57.600 kilogrammètres (E. Couvreur). Or, l'homme le plus fort, travaillant quotidiennement, ne doit pas dépasser la limite de 78.750 kilogrammètres (Professeur Richardson).

Les expériences de MM. Caubès et Frois (*Rendement de la main-d'œuvre et fatigue professionnelle*, Alcan 1919) ont montré que si la journée est de plus de 11 heures et que si le personnel travaille les dimanches et la nuit, les courbes de la production baissent sensiblement de semaine en semaine à partir de la sixième heure.

En Angleterre, le bureau des recherches sur la fatigue industrielle a publié le résultat d'une étude scientifique relative à l'influence des heures de travail sur le rendement dans la métallurgie. Il s'agissait du travail si pénible des lamineurs. Dans une des usines, les expériences ont duré 96 semaines, afin que les ouvriers aient le temps de s'adapter à un travail plus intense avec des heures de présence plus courtes. On a constaté que le rendement s'est accru de 10 0/0 avec des journées de 6 heures par rapport au rendement des journées de 8 heures. Dans d'autres usines où les conditions du travail étaient défectueuses, où la durée des expériences a été réduite à 19 semaines, où, par conséquent, les ouvriers n'eurent que peu de temps à s'adapter, le rendement fut cependant accru de 4,7 0/0. Dans les journées de 6 heures, le rendement horaire est de 10 0/0 supérieur à celui des journées de 8 heures. On a trouvé, en outre, par une expérience de 10 mois, que le rendement par heure avec les journées de 4 heures était de 11 0/0 plus élevé que celui des journées de 8 heures (Laky). La journée de 8 heures introduite dans un petit nombre d'usines ou d'ateliers a partout amélioré l'état de santé générale des ouvriers, diminué les pertes de travail pour maladies, diminué l'alcoolisme et élevé le niveau intellectuel des ouvriers (*John-Rac, la Journée de 8 heures.*)

Au point de vue des hommes, dit l'industriel Mather, je suis absolument convaincu que le système le plus économique consiste à ne les employer qu'aussi longtemps qu'ils peuvent fournir leur maximum d'efforts. Cette limite est, à son avis, 8 heures (*Journal des Economistes*, avril 1914.)

Un industriel anglais, M. Mac, se plaçant au point de vue purement objectif et s'appuyant sur les faits qui se sont produits surtout aux Etats-Unis, en Australie et en Angleterre, affirme que la réduction du travail à 8 heures aurait profité non seulement à la santé et à l'intelligence des ouvriers en les rendant plus tempérants et plus sobres, mais qu'elle aurait augmenté la productivité du travail. Dans la fabrique de plumes d'Eintze et Blanckert, à Berlin, la journée de huit heures a été introduite depuis 1882. La comparaison des chiffres de maladies, après et avant, a montré que le nombre des journées de maladie était tombé de 20,2 0/0 à 9,6 0/0 (Dr Roth). De même dans la fabrique de jalousies de M. Fraese, à Hambourg, la journée de huit heures introduite en 1892

a diminué le nombre des journées de maladie de 7,5 à 4,5.

La journée de huit heures a augmenté la durée de la vie des ouvriers imprimeurs aux Etats-Unis. « L'International typographical Union », comptant 70.000 membres, publie les statistiques suivantes, en 1921 : En 1900, l'âge de décès est de 41 ans, en 1920, il est de 53 ans, en 1900, le nombre des décès est de 13 pour 1.000, en 1920, de 11,13. Cette organisation attribue ces améliorations à la journée de huit heures et aux meilleures conditions d'hygiène réalisées par la campagne d'éducation qu'elle a faite.

Ajoutons à ces faits quelques opinions. C'est à peine, dit le Dr Grancher, si à 14 ans un enfant est capable de travailler 8 heures. La 19^e section du 8^e congrès international d'hygiène a depuis longtemps voté le vœu suivant présenté par le Professeur Singer, de Vienne : elle invite les facteurs législatifs de tous les Etats civilisés à organiser l'introduction graduelle de la journée de 8 heures pour les ouvriers industriels. Ce vœu fut adopté en séance publique par le congrès tout entier.

« Toutes choses considérées, nous devons nous arrêter sur la journée de huit heures comme durée convenable de la journée de travail. Nous pouvons affirmer qu'un homme travaillant assidûment et consciencieusement n'a pas de quoi rougir et qu'en vue de sa santé, il agit presque comme il faut. S'il emploie 1 heure pour aller à son travail et en revenir, 2 heures pour les repas, 3 heures pour la lecture et la distraction et une heure pour le coucher et le lever, il sera dans les bonnes conditions pour une bonne santé ». (Richardson, 1890).

En effet, si 8 heures de sommeil sont nécessaires pour le repos complet et l'élimination des produits toxiques, si les repas exigent au moins 1 heure et 2 heures après pour la digestion, si on ajoute le temps pour aller et revenir du travail, pour les soins hygiéniques, pour les distractions, les huit heures de travail comme maximum s'imposent. Ce sont les 3 huit revendiqués depuis 1833 par le monde du travail : 8 heures de travail, 8 heures de loisirs, 8 heures de sommeil. L'usine est comme un champ de bataille où l'ouvrier est exposé aux accidents du travail, aux mauvaises conditions hygiéniques, aux poussières, aux produits toxiques, aux fatigues dues à la durée ; il importe donc de l'y exposer le moins longtemps possible : c'est Guesde qui, dans son discours du 22 mai 1894 à la Chambre des députés, disait déjà : « De même que pour les composants d'un corps de troupe, le maximum de salut ou de survivance est dans le minimum de séjour sous le feu de l'ennemi, de même pour l'ouvrier, c'est le minimum de temps passé à l'atelier. » Quand la troupe a diminué en quantité et en qualité, ces prescriptions sont encore plus urgentes et plus impérieuses.



Pour créer un journal universitaire

La Section Universitaire Parisienne de Clarté, pour intensifier et rendre plus efficace sa propagande dans les milieux universitaires, a décidé, entre autres moyens, de créer en octobre 1922 un journal sur quatre pages bi-mensuel.

Ce journal n'est pas destiné à contrebalancer l'action de la Revue Clarté, dont tous les membres de la S. U. ont constaté avec joie les améliorations et l'influence croissante. Mais Clarté Universitaire — tel sera le titre de notre futur organe — sera rédigé et administré uniquement par la section universitaire de Clarté.

S'adressant surtout aux étudiants, ce journal sera l'organe de critique et d'éducation révolutionnaires, destiné à leur faire connaître et aimer le mouvement prolétarien. Sa tribune, largement ouverte aux militants de Clarté et aux éléments jeunes du prolétariat révolutionnaire, réalisera autant que possible la liaison entre les manuels et les intellectuels. Il sera enfin le lien indispensable entre les S. U. de province et d'étranger.

Une place importante sera réservée à la documentation sur la vie universitaire française et étrangère et sur les méthodes d'éducation et d'études en vigueur dans les différents pays.

Le manque de place ne nous permet pas de donner dans ce premier communiqué des renseignements plus détaillés.

Mais il est évident que le produit de la vente, tout au moins pour les premiers numéros, sera inférieur aux dépenses exigées. C'est pourquoi la S. U. s'adresse à tous ceux qui intéressent le mouvement révolutionnaire parmi les étudiants en les priant de l'aider dans cette œuvre urgente et indispensable. La S. U. possède les éléments nécessaires pour ne pas faillir à sa tâche d'éducation révolutionnaire dans les milieux universitaires, mais il lui manque des fonds. Et elle prie instamment tous ses amis, tous les révolutionnaires et tous les sympathisants de lui en envoyer. Elle demande et elle est certaine d'obtenir de tous les amis cette aide matérielle, d'autant plus que dans aucun cas aucune collaboration à « Clarté Universitaire » ne sera rémunérée.

Adresser, provisoirement, les fonds et la correspondance, 16, rue Jacques-Callot, pour la S. U. Dès à présent nous pouvons dire que le prix de l'abonnement annuel sera de 7 francs.

La Vie politique



Les Classes moyennes dans la Révolution russe

Par Victor SERGE

I

Sous l'ancien régime l'Intelligence révolutionnaire se recrute dans les classes moyennes.

Avant la révolution, la petite bourgeoisie russe donnait au mouvement émancipateur les meilleurs de ses enfants. Les intellectuels russes qui, pendant plus d'un demi-siècle, soutinrent contre l'ancien régime une lutte à mort, prodiguèrent l'héroïsme sous toutes ses formes, fondèrent de grands partis, donnèrent au monde et à l'avenir une si remarquable élite de pionniers — ces intellectuels se recrutaient en grande majorité dans la petite bourgeoisie russe. C'étaient les enfants des petits fonctionnaires, des médecins, des commerçants, du clergé subalterne qui peuplaient les Universités russes, devenues des centres de fermentation révolutionnaire.

Cela tenait à des causes profondes. L'ancien régime russe ajoutait aux maux du capitalisme, ceux de l'autocratie, particulièrement sensibles aux classes moyennes. Alors qu'elles sont dans toutes les démocraties assez largement associées au pouvoir politique et participent à leur gré aux bénéfices de l'exploitation capitaliste, elles étaient par le tsarisme écartées de la vie politique, privées de certains droits élémentaires (et notamment d'une représentation au gouvernement), mises, comme en France avant 1789 le Tiers Etat, dans un état d'infériorité manifeste vis-à-vis de la noblesse, du haut-clergé, des hauts fonctionnaires et de quelques ploutocrates. En combattant

l'autocratie, la petite bourgeoisie russe ne faisait que revendiquer son droit à l'existence. Son développement était partout entravé. Il arrivait même que ses conditions d'existence fussent insupportables.

Elle souffrait cruellement des anachronismes de l'ancien régime. L'absence de toute vie politique l'aigrissait. Dans les pays démocratiques, que de gens — formant tout une couche de petite bourgeoisie, et non des moindres, ni des moins encombrantes, — vivent confortablement de ce qu'on appelle « la vie politique » : journalistes, avocats, parlementaires, faiseurs et exploités à divers degrés de l'opinion publique... En Russie tsariste, le vétérinaire intelligent qui se sentait l'étoffe d'un leader de parti ou d'un homme politique appelé à jouer un rôle dans sa province, était voué à l'inaction la plus amère. L'activité même des sociétés littéraires, philanthropiques ou scientifiques, suspecte au Ministère de l'Intérieur était de mille façons entravée. Et l'insolence des castes privilégiées ajoutait encore à l'amertume d'une petite bourgeoisie éclairée, envieuse des libertés de l'occident, nourrie de libéralisme. Peu de temps avant la guerre, il arrivait encore que des médecins ou des commerçants se fissent rosser par des officiers ivres : Korolenko l'a raconté.

Cette situation créait, surtout dans la jeunesse petite bourgeoisie russe, un état d'esprit révolutionnaire. On était socialiste. On l'était avec passion, colère et déses-

poir. Car cela coûtait cher : souvent la vie, toujours la liberté et le bien-être. Mais il n'y avait pas d'autre issue. L'intelligence révolutionnaire russe donnait à l'avenir du monde la *Narodnaïa Volia* et ses magnifiques terroristes, le nihilisme et ses chercheurs de vérités, l'embryon d'une grande social-démocratie marxiste qui va de Plekhanov à Lénine, un socialisme révolutionnaire illustré par des Lavrov et des Mikhailovski, des pleiades de terroristes qui sont des apôtres — Sazonov, Kaliaef, Balmachev, Guerchouni —, des anarchistes capables de toutes les audaces et de tous les sacrifices...

Ce n'était pourtant qu'une avant-garde, sur qui se fixaient tous les regards. Et l'on ne remarquait guère quelles forces de réaction et d'obscurantisme venaient derrière cette avant-garde. Car la petite bourgeoisie dont l'intelligence révolutionnaire était issue, restait pareille à elle-même. Seuls, quelques observateurs perspicaces discernaient, avec une douloureuse acuité de vision, les ridicules, les férocités, la bêtise insondable, l'égoïsme sordide de cette innombrable médiocrité. Gorky écrivait ses *Petits Bourgeois*. — Tchekhov, avec un sourire crispé, dépeignait l'âme piètre d'une petite bourgeoisie hideuse.

II

Mars 1917 et les espérances démocratiques.

Un moment, pendant la révolution, la petite bourgeoisie espéra vaincre. Un matin de mars 1917, les ouvriers de Pétrograd poussés à bout par les inutiles boucheries de Galicie, des Carpathes, de Pologne, de Volhynie et de bien d'autres lieux, avaient jeté bas l'édifice vermoulu de l'autocratie. Ça tombait tout seul, à la vérité. Les rapports des chefs de police de Pétrograd dans les derniers jours de l'ancien régime, annonçaient chaque jour la catastrophe. Le peuple ouvrier donna le coup d'épaule qu'il fallait. Et l'on vit s'avancer sur la scène un prince Lvov, un Rodzianko, un Milioukov, un Kerenski, parlementaires formés à la Douma, qui se croyaient tout désignés pour reprendre la succession des Stolypine et des Sturmer, et commençaient par tenter de sauver la monarchie. C'était là le rêve d'une grande bourgeoisie d'esprit constitutionnel qui saluait avec joie l'avènement des puissances d'argent. La petite bourgeoisie n'en permit pas la réalisation. Elle voulait la république. Elle envahit, assimila presque instantanément le parti socialiste révolutionnaire dont les idéologues et les orateurs savaient fort bien interpréter ses aspirations. Le règne des hommes d'affaires, des avocats, d'une bourgeoisie libérale éclairée, « très avancée » naturellement, allait commencer. A côté, ou un peu au-dessous, du drapeau national, on arborerait volontiers, pour faire plaisir au peuple, un drapeau rouge — d'un rouge tirant agréablement sur le rose. On serait socialistes — et même socialistes-révolutionnaires : c'est-à-dire qu'on parlerait beaucoup, longtemps, éloquentement, sérieusement de donner la terre aux paysans, — comme en Allemagne on a parlé des socialisations. On continuerait la guerre du droit — non sans espoir d'obtenir les Dardanelles.

La révolution ouvrière d'octobre annihila ce beau rêve.

III

Les Batailles d'octobre 1917.

Octobre s'accomplit contre la petite bourgeoisie. Ce fut pourtant celle-ci qui défendit, avec acharnement, la propriété et les droits de la bourgeoisie. Déjà les barons de la finance et de l'industrie avaient déguerpi. A Moscou, à Pétrograd, à Irkoutsk, partout où l'on se battit dans les rues pour le pouvoir des Soviets des ouvriers, des soldats et des paysans, quels furent les derniers défenseurs du gouvernement provisoire de Kerenski et partant, de la démocratie bourgeoise ? Ce furent les écoles militaires, la jeunesse des écoles, les étudiants, la jeunesse petite-bourgeoise en un mot. Ce sont ces mêmes éléments qui, en Finlande, devaient bientôt constituer les gardes blanches et faire la répression que l'on sait. A Moscou aussi, croyant un moment vaincre, cette petite-bourgeoisie en armes, commençait dès les batailles d'octobre à fusiller ses prisonniers.

N'est-ce pas l'occasion de se rappeler le rôle de la petite-bourgeoisie française — républicaine, elle aussi — au lendemain de la révolution de 1848, quand elle confiait au général Cavaignac le soin de « sauver la société » dans le sang des travailleurs ?

IV

Au lendemain : conspirations et sabotage.

La révolution d'octobre fut ainsi au premier chef, une victoire de la classe ouvrière sur la petite-bourgeoisie. Dès ce moment la grande bourgeoisie expropriée et la petite-bourgeoisie frustrée de ses espérances, font bloc contre la révolution. Mais la seconde est incontestablement l'ennemi le plus dangereux des Soviets. Elle va, pendant des années, prolonger une résistance indéfectible, incessante, que nul scrupule n'entravera, que nulle répression ne brisera.

Cela commence au lendemain d'octobre par la grève des fonctionnaires et des techniciens. Les ministères sont vides. Vides les administrations municipales. Chefs de bureaux, employés, ingénieurs sont partis. Pendant des semaines et des mois, ils ne reviendront pas. Crève plutôt la ville sans ravitaillement, sans eau, sans électricité ! « On ne travaille pas avec les bolcheviks ! » — Ce fut un danger de mort immédiat pour la révolution. Les soviets ouvriers réussiraient-ils à réorganiser tout de suite les services publics nécessaires au ravitaillement et à la vie des grands centres ? Ils y réussirent. On avait cru provoquer la chute des bolcheviks, par la grève générale des fonctionnaires et des techniciens. On fut déçu. D'ailleurs, au bout de quelques semaines la nécessité forçait déjà bon nombre de fonctionnaires et de techniciens à demander du travail aux Soviets.

Revenus dans les administrations et dans les services publics, ils inauguraient une tactique nouvelle : celle du sabotage. En 1918 la grande bourgeoisie est vaincue. Banquiers, chefs d'industrie, grands propriétaires, réfugiés à Paris ou à Londres y méditent des interventions

militaires. Ce sont les classes moyennes, à peu près seules qui opposent en Russie à la révolution une résistance acharnée. Parallèlement au sabotage, les conspirations se développent, se ramifient. La plus importante est bien caractéristique. C'est celle de l'Union pour le Salut de la Patrie et de la Liberté, dont l'ex-socialiste-révolutionnaire Savinkov fut l'organisateur principal. L'Union sur qui les missions étrangères — et notamment la mission française — fondèrent de grandes espérances, recrutait surtout ses éléments actifs parmi les officiers et parmi les intellectuels (professions libérales, étudiants, fonctionnaires). Au point de vue social, sa composition de classe est très nette. De là dérive le caractère confus de son idéologie, contrastant avec la netteté de ses aspirations. Les officiers de l'ancienne armée du tsar constituent l'élément le plus rétrograde de la médiocratie petite-bourgeoise : ils sont monarchistes ; et comme ce sont eux qui vont de l'avant lorsqu'il s'agit de se faire tuer, leur influence est grande. Les intellectuels sont, tous plus ou moins « socialistes » et « révolutionnaires ». L'Union est apolitique. Elle défend la Patrie — et la Liberté. Quelle liberté ? L'idéal de la démocratie bourgeoise évidemment. C'est l'Union qui commence la guerre civile, à la demande expresse des Alliés (insurrection de Yaroslav et de Riazan ; prise de Kazan par les « blancs », révolte des Tchéco-Slovaques.)

V

Les classes moyennes fournissent la chair à canon des armées blanches.

Les grands faits de l'histoire de la guerre civile en Russie ne peuvent être évoqués dans le cadre d'un article sommaire. Je n'en citerai que quelques-uns, pour mettre en relief, le rôle qu'y jouèrent les classes moyennes.

Le premier gouvernement contre-révolutionnaire qui se forme en Russie après octobre, est celui de Samara, formé par les constituants, en grande majorité s.-r., intellectuels qui prétendent représenter dans une large mesure la majorité des paysans moyens — c'est-à-dire la petite bourgeoisie des campagnes. Leur programme est démocratique.

Du gouvernement de Samara naît à la Conférence d'Oufa (sept. 1918) le Directoire d'Oufa, dont Avksentief — du parti soc.-rév. — est le membre le plus marquant. Mais la guerre civile embrase le pays tout entier. Elle a fait naître des armées. La Dictature prolétarienne, aguerrie, endurcie, trempée par les complots, les attentats, le sabotage, l'agression étrangère est un ennemi beaucoup plus redoutable qu'on ne croyait. En Sibérie, ou la contre-révolution est un moment la plus forte, les classes moyennes et leur parti révèlent leur nullité politique, leur incapacité à diriger une guerre qu'elles font de toute leur âme. Leur libéralisme équivoque et débile, ne fait que préparer les voies à la réaction monarchique. Koltchak n'a pas de peine à chasser le Directoire et à prendre le pouvoir. Les Constituants cèdent la place à la dictature militaire d'un amiral du Tsar. — Remarquons-le : inévitable, conforme à la logique de l'histoire, cette dicta-

ture militaire ne pouvait pas vaincre, précisément parce qu'elle dut gouverner contre la petite-bourgeoisie. Quand elle eut fusillé des s.-r. et des menchéviks, elle fut condamnée. Dans les classes moyennes, seul appui réel de la contre-révolution en Sibérie, Koltchak fut bientôt impopulaire, puis discrédité, puis exécré. A l'annonce de ses premières défaites, le pays tout entier se soulevait contre lui. Jamais les paysans (pauvres) et les ouvriers ne s'étaient soumis ; mais c'est le soulèvement de la population « éclairée » d'Irkoutsk et l'abandon des prétoires Tchéco-Slovaques (dont on n'a pas oublié « l'esprit démocratique ») qui achevèrent le Gouverneur Suprême.

Avec quelles forces vives la contre-révolution fit-elle la guerre dans le Sud de la Russie, sous Korniloff, Kaledine, Douloff, Krasnov, Denikine et Wrangel ? Trois éléments formèrent ses armées : les restes du « Corps des Volontaires » formé au lendemain d'octobre 1917 par les junkers échappés de Moscou et par des officiers ; — la masse des officiers de l'ancien régime ; — les cosaques. Par le nombre et le rôle politique, ceux-ci importaient surtout. Gens du Don, du Terek, du Kouban, d'Astrakhan, les Cosaques ont fait une guerre à mort au bolchevisme avant de s'y soumettre. Pourquoi ? Petits propriétaires ruraux, de mœurs belliqueuses, de traditions démocratiques, ne comprenant rien au communisme, défiants et hostiles envers la grande ville ouvrière, ils ne voulaient ni la socialisation des terres, ni d'une République Socialiste qu'il était facile de leur représenter sous les aspects les moins attrayants. Et ce sont eux qui fournissent aux généraux du tsar la chair à canon. Le drame qui s'est accompli en Sibérie, se renouvelle avec eux au Kouban, en Ukraine, en Crimée. Démocrates confus et bornés, les cosaques servent la réaction monarchiste qui n'hésite jamais à briser par la force leur opposition. A la fin cependant ils se lassent, commencent à comprendre. La jeunesse cosaque est passée aux rouges : cet exemple est contagieux. La petite bourgeoisie rurale d'Ukraine et du Don, témoin de l'incapacité et de la corruption des « blancs » finit par leur préférer les rouges...

IV

La petite-bourgeoisie des grandes villes et les écrivains.

Pendant la guerre civile, les classes moyennes des grandes villes russes et surtout des deux capitales, résistèrent de leur mieux au régime des Soviets et réussirent à faire au pays un mal énorme. Leur résistance fut presque unanime, permanente, incessante. Elle revêtit plusieurs formes.

L'élément actif conspirait. Dans toutes les conspirations la participation des intellectuels (surtout universitaires) et des professions libérales est à remarquer.

Les fonctionnaires des Soviets sabotaient.

Les anciens commerçants, boutiquiers, hommes d'affaires, courtiers, commis, spéculaient. La spéculation atteignit des proportions terribles et fut un danger social, car elle se basait toujours, au fond, sur le pillage ou le détournement des biens collectifs, — surtout des vivres, chose grave en temps de blocus et de disette ! Ou bien,

elle concurrençait dans les campagnes le ravitaillement communal, déterminait la hausse des prix, aidait le paysan à affamer la ville révolutionnaire. Jusqu'à 1920, des brasseurs d'affaires interlopes, comptant sur la chute imminente des Soviets, vécut de commerce illicite, pratique en grand. Et malgré toutes les répressions, jamais ils ne cessèrent complètement leurs affaires.

Tout le monde, enfin, médissait, chuchotait en faisant la queue aux portes des magasins communaux, dans les bureaux des institutions d'Etat, partout, les nouvelles à sensation — sur le prochain rétablissement de l'ordre, — s'évertuaient à discréditer les communistes et le prolétariat, contribuaient à créer une atmosphère irrespirable de haine mesquine, de mauvaise volonté, de résistance passive à la révolution, — passive par lâcheté.

Autre fait très significatif, qu'il faut rapporter à la résistance de la petite-bourgeoisie urbaine : l'attitude des écrivains envers la révolution. A un nombre infime d'exceptions près, tous les journalistes, tous les écrivains restés en Russie des Soviets — beaucoup par impossibilité matérielle d'émigrer — étaient les ennemis déclarés ou sournois du régime. Les plus connus avaient donné l'exemple en mettant tout leur talent au service de la réaction. Ce fut le cas pour Andréev, Merejkovski, Ivan Bounine, Amfiteatrov, E. Tchirikov, Kouprine.

Des grands écrivains russes, un seul se rangea de bonne heure du côté du prolétariat révolutionnaire : Gorky. Et c'est précisément le seul qui, par ses origines, est complètement étranger à la petite bourgeoisie. Gorky jusqu'au moment où se révéla son immense talent, fut tour à tour un vagabond et un prolétaire.

VII

En 1919, la petite bourgeoisie s'adapte à la révolution et envahit peu à peu les institutions soviétistes.

A la fin de 1919, les armées blanches sont partout vaincues. Dénikine fuit, Koltchak recule, Youdénitch est écrasé, le gouvernement d'Arkhangel ne dure que par la grâce d'un général anglais. A l'intérieur du pays la résistance acharnée des classes moyennes, décline et cesse. Sans un concours militaire extérieur, elles ne se sentent pas capables de vaincre ; puis, elles sont doublement déçues par l'effondrement de leurs espérances et par le traitement que leur ont infligé plusieurs dictateurs militaires. Mais c'est alors qu'elles deviennent, pour la révolution, les plus dangereuses.

La petite bourgeoisie commence à s'adapter à la révolution. Elle a beaucoup appris, elle s'est aguerrie. Elle sait combien on a besoin d'elle. Le technicien ne risque plus sa peau dans des complots hasardeux. Au contraire, il travaille, s'installe dans la révolution, demande une bonne ration, l'obtient pendant que les prolétaires et les communistes continuent à crever de faim, devient indispensable.

Les officiers entrent dans l'armée rouge où d'ailleurs les mœurs de la guerre révolutionnaire ne laissent pas trop de place à leur influence. Les demoiselles entrent dans les administrations soviétistes.

Les fonctionnaires aussi, les commerçants, les négociants aussi. C'est souvent avec les meilleures intentions.

En quelques mois, les administrations soviétistes sont envahies — on serait parfois tenté d'écrire *conquises* — par la petite bourgeoisie.

Il y a bien à la tête des administrations des révolutionnaires éprouvés. Mais ils sont débordés. Ils ne constituent dans l'immense pays qu'une petite minorité, dont le sang a largement coulé pendant la guerre et qui assume toutes les responsabilités, comme elle affronte tous les périls. Que reste-t-il dans les bureaux ? Les gens qui sont venus s'y installer précisément pour être tranquilles et parce qu'il faut bien vivre.

Dans les administrations soviétistes, la petite bourgeoisie apporte ses mœurs, sa mentalité, sa solidarité de classe, jusqu'à ses manières de parler. Elle reconstruit tout doucement la bureaucratie.

Lénine constate en 1920 que « nous avons un Etat ouvrier et paysans à déformation bureaucratique. »

VIII

Causes de cette pénétration pacifique.

Comment cette pénétration pacifique de l'Etat prolétarien par l'ennemi de classe fut-elle possible ?

A cause de l'insuffisance numérique du prolétariat, de l'élimination des ouvriers les plus conscients par la guerre, de l'ignorance et du défaut de préparation de la classe ouvrière. Ce sont là de grandes causes historiques.

Dans une grande ville peuplée, comme Pétrograd, d'ouvriers dans la mesure de 40 à 50 0/0, le rapport numérique des classes, changea profondément en deux années de révolution. Par dizaines de milliers, les prolétaires allèrent se battre sous les drapeaux rouges. Par centaines, les plus conscients d'entre eux se firent tuer ou fusiller. Par dizaines de milliers, les ouvriers arriérés, ayant des attaches à la campagne, désertèrent l'usine mal ravitaillée où les mobilisations étaient fréquentes pour revenir au village. Le gros de la population urbaine restait composé de boutiquiers, de fonctionnaires, d'employés, d'intellectuels — bref des classes moyennes... L'ouvrier chargé de diriger un service d'administration, savait à peine écrire, lisait difficilement les grimoires qu'on lui soumettait, ne parvenait pas à se retrouver dans le texte des décrets ; mais il trouvait rapidement un bon assistant, bien au courant de la vieille façon de tenir les bureaux, ex-employé de banque ou professeur de comptabilité. L'assistant, à son tour, se faisait assister par un sien ami qu'il fallait caser. Ainsi tout doucement se formait le personnel.

Autres causes de développement de la bureaucratie constituée par les classes moyennes : 1° la disette qui rendait extrêmement difficile la répartition des derniers stocks ; on comprend que lorsqu'il s'agit de répartir entre 10.000 personnes, 500 paires de chaussures, tout un mécanisme spécial soit nécessaire ; 2° et enfin la centralisation excessive imposée par la guerre.

(A suivre)

LES AMIS DE "CLARTÉ"

Premières réponses à notre enquête

Nous avons reçu pendant cette quinzaine un grand nombre de réponses au sujet de l'enquête ouverte parmi nos lecteurs sur notre revue.

D'une façon générale, toutes les lettres témoignent du très grand intérêt avec lequel nos campagnes ont été suivies et les suggestions fournies par beaucoup de nos amis seront l'objet à la rentrée d'un examen attentif.

Dès maintenant cependant, nous croyons devoir publier, parmi les premières réponses reçues, celles qui sont particulièrement susceptibles d'intéresser la majorité de nos lecteurs...



En regrettant de citer un nom, les articles d'Albert Mathiez furent intéressants ; sachant ce citoyen érudit sur la Révolution de 93 j'aurai plaisir à le lire sur ce sujet.

Ce qui serait très utile à mon avis, c'est une étude documentaire et approfondie sur les Responsabilités de la Guerre, et partant, surtout nous faire connaître ce que les Russes ont trouvé dans les archives tsaristes. Personnellement, quoique lisant passablement, je n'ai jamais vu d'études intéressantes sur ce sujet. En général, la Presse a fait un silence complet sur les Traités Secrets. Il me paraît indispensable d'avoir quelque lumière à ce sujet.

D'autre part, j'ai remarqué qu'un conte ou nouvelle, telle que le « Fabricant de Cercueils » de Pouchkine, « Une journée à Rufisque », faisait trouver agréable *Clarté* aux femmes.

G. F., à Levallois-Perret.



J'ai été péniblement frappé par l'article de Victor Serge sur l'attitude des intellectuels Russes lors de leurs premiers contacts avec la Révolution.

Quel spectacle lamentable que tous ces malheureux à tel point dépassés par un événement qui est en grande partie leur œuvre ! Ne pensez-vous pas que s'ils s'étaient fait une idée plus pratique de ce que devait être une révolution, bien des déceptions leur eussent été évitées.

Puisque *Clarté* assume le terrible fardeau d'ouvrir les yeux à ceux qui voient mal, ne pourrait-elle pas aussi, en s'inspirant soit de la révolution russe, soit de pensées personnelles, nous familiariser de façon plus précise avec les rouages qui doivent constituer la Société future ?

M. P., Genève.



Je réponds à vos demandes formulées dans le numéro du 15 juillet.

1° L'étude de Mathiez sur Taine est une des plus intéressantes et des plus approfondies parmi celles publiées. Celle de Henri Bru sur l'évolution de la famille me paraît superficielle malgré sa documentation. D'ailleurs elle aurait gagné à être posée sur une assise davantage psychologique qu'économique. On aurait tort de s'attacher à la lettre au marxisme, lequel tant s'en faut n'est pas toujours révélation. Les idées de Engels sur la famille sont bien les plus anti-scientifiques que je connaisse et il est inutile de les répéter de nos jours. Néanmoins H. Bru, dans la Dictature du Bonheur, m'a profondément ravi par sa logique hardie et courageuse.

2° Je souhaiterais voir dans *Clarté* quelques matériaux se rapportant à une théorie morale du prolétariat. Quoiqu'en dise J.-R. Bloch (dont j'ai goûté la sobre étude Optimisme du Pessimisme, *Clarté* du 18 janvier), il y a une morale prolétarienne embryonnaire, qu'il est utile de rendre consciente et débarrassée du parasitisme de « l'honnête homme » (sens XVII^e siècle). A ce propos, je conviens avec Bloch qu'il n'y a pas de vertus spécifiquement socialistes, mais à mon sens je me garde de confondre vertus avec morale. Il y a des vertus immorales.

Autres choses. Je désirerais vivement que *Clarté* entreprenne une série d'études détaillées sur l'Asie et avec des traductions d'auteurs orientaux. A notre époque où l'Europe devient de plus en plus une annexe du continent asiatique, il est primordial de nous faciliter la compréhension de l'Orient.

Qu'on nous traite d'Asiates, de barbares, cela nous est égal, nous sommes las de la sécheresse latine et de la suffisance occidentale. Le fond celto-germanique de la race peut se débarrasser de l'attirail de légiste et de rhéteur qui le camoufle. Comme un vaste reflux de pensée, nous éprouverons le besoin de revenir à la source de la sagesse primitive des races, cette sagesse universelle, compréhensive et illogique.

Les néo-classiques littéraires et philosophiques peuvent ricaner, le raz-de-marée les submerge comme il submergera ce qu'il reste de Byzance en notre pauvre esprit d'Occident.

Compliments et félicitations à Chil pour sa vivante « Traite des Muses ».

Aimé BLANC, à Bourg (Ain).



Nous continuons à solliciter de la part de nos amis, les avis, les conseils, les critiques les plus franches, grâce auxquelles nous arriverons à donner à l'action de Clarté le maximum d'efficacité.

NOS ABONNEMENTS D'UN AN

Encore et toujours des Abonnés

C'est maintenant que notre campagne d'abonnements doit entrer dans sa phase la plus active : le terrain est bien préparé; tous nos amis sont prévenus et outillés pour se mettre au travail. De l'action qu'ils vont entreprendre pendant ces mois d'été va dépendre en grande partie le succès de *Clarté* revue, pendant sa seconde année d'existence. Qu'ils sachent donc se convaincre du grand rôle qu'ils ont à jouer, et aussi des responsabilités qu'ils encourent.

Tous nos efforts doivent concourir maintenant pour recruter dans l'immense public que doit pouvoir atteindre *Clarté* les abonnés fidèles sur lesquels reposera l'année prochaine son existence matérielle.

Un abonné de *Clarté*, en effet, est également son ami. Il ne suffit pas à la cause que nous défendons, d'être passivement avec elle. Il faut encore agir pour elle et la seule action que nous entendions pour l'instant consiste à faire pour elle, dans tous les milieux, une propagande acharnée.

Nous comptons dans notre dernier numéro, une cinquantaine d'éléments actifs, s'étant déjà carrément attelés à la besogne. Une trentaine sont venus cette quinzaine s'adjoindre à eux, faisant ainsi franchir à nos abonnés nouveaux le cap des premiers 300.

Il s'agit maintenant de continuer et de franchir août avec 700. Cela est possible et cela sera fait avec le concours de nos collaborateurs les plus dévoués. Il faut bien que chacun soit convaincu de ce fait que si *Clarté* atteint en novembre les 4.000 abonnés qu'elle réclame, son succès est assuré et sa force décuplée.

Quel meilleur argument, en effet à donner contre nos détracteurs et nos ennemis, que ce simple résultat! Une revue comme la nôtre, qui malgré sa pauvreté, sa misère

presque, arriverait à grouper 4.000 abonnés à son 24^e numéro, quel encouragement pour notre cause, quelle récompense pour chacun de nous!

Or nous dépassons en août 2.500. Reste 1.500 à recruter en septembre, octobre, novembre, soit 500 nouveaux abonnés par mois. Si chacun veut s'en donner la peine, nous devons y arriver.

L'attrait exercé par nos primes-livres, n'est-il pas en effet, une arme puissante pour recruter des abonnés nouveaux. Certes actuellement il fait meilleur vivre dehors, que de bouquiner chez soi. Mais vienne l'hiver, surtout dans les lointains villages où les veillées sont si longues, on sera bien content d'avoir su mettre sur sa planchette à livres, les bons ouvrages, les livres sérieux, les amis sûrs, les compagnons qui intéressent et ennoblissent l'esprit.

Ces livres-là, *Clarté* les donne pour rien à tous ses nouveaux amis. C'est un cadeau de première amitié qu'elle offre par l'intermédiaire de ceux qui vous feront faire connaissance.

Il importe donc que de toutes parts nos amis persévèrent dans leurs efforts et redoublent de constance; qu'ils sachent bien que l'avenir et le succès de *Clarté* dépend actuellement d'eux seuls, à qui le rôle est assigné d'en diffuser la pensée. Et nous savons pouvoir compter sur leur esprit d'initiative et de dévouement.

Le Gérant : Pierre SUCHET.



GRANDE IMPRIMERIE « PERFECTA »
8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI^e)



	Prix	Solde
VUILLIARD : <i>La belle dévote</i> (Editions Fort)	3 50	1 75
DELABOUE (Albert) : <i>Les lettres de noblesse de l'anarchie</i> (Editions de la Revue Blanche 1938)	3 50	1 75
DESCHAMPS (Gaston) : <i>Sur les routes d'Asie</i> (exemplaire dédié) (Editions Armand Colin 1934)	3 50	1 75
DESLINÈRES (Lucien) : <i>Le Maroc socialiste</i> (Editions Ghard et Brière 1912)	3 50	1 75
DROUOT (P.) : <i>Machines marines</i> (Editions Doni 1909)	3 50	1 75
DUMAS (Georges) : <i>L'œuvre des athlètes</i> (comédie en 4 actes) (Editions de la Nouvelle Revue Française 1920)	3 50	1 75
EMERSON (R.-W.) : <i>Hommes représentatifs : Les surhumains</i> (Editions Crès 1920)	3 50	1 75
ESPILLON (G.) : <i>La Technique du ballon</i> (Editions Doni 1911, cartonné)	3 50	1 75
FARRIER (Claude) : <i>Les Petites Alliées</i> (Editions Ollendorff 1920)	3 50	1 75
FAURE (Sébastien) : <i>La douleur universelle</i> (Edit. Stock 1918)	3 50	1 75
FÉNÉLON : <i>Traité de l'existence de Dieu</i> (Edit. Hachette 1855)	3 50	1 75
FIDES : <i>La Révolution de Septembre</i> (Paris assalégé) (Editions Savine 1859)	3 50	1 75
FLEURY (Docteur Maurice de) : <i>Nos Enfants au collège</i> (Editions Colin 1916)	3 50	1 75
FLEURY (Docteur Maurice de) : <i>Amours de savants</i> (Editions Fasquelle 1911)	3 50	1 75
FLORIAN-PARMENTIER : <i>Histoire contemporaine des lettres françaises de 1885 à 1914</i> (Editions Figuière 1905)	3 50	1 75
GAUDET (Marcel) : <i>La Moisson douloureuse</i> (Editions Grasset 1918)	3 50	1 75
GONCOURT (Edmond de) : <i>La fille Elisa</i> (Edit. Flammarion 1921)	3 50	1 75
GOURMOURT (Remy de) : <i>Physique de l'Amour</i> (Edit. du Mercure de France 1920)	3 50	1 75
GOURMOURT (Remy de) : <i>La Culture des idées</i> (Edit. du Mercure de France 1916)	3 50	1 75
GUIZOT (M.) : <i>Washington</i> (Editions Gosselin 1849)	3 50	1 75
HAGGARD (Sir Rider) : <i>Elle-She</i> (Edition Française Illustrée 1920)	3 50	1 75
HAMP (Pierre) : <i>Le Cantique des Cantiques</i> (2 volumes) (Edit. de la Nouvelle Revue Française 1922)	3 50	1 75
HAN RYNER : <i>Les Voyages de Psychodora</i> (Edit. Les Cahiers humains 1903)	3 50	1 75
WELLS (H.-G.) : <i>Kipps</i> (Editions Payot 1922)	3 50	1 75
WERTH (Léon) : <i>Yvonne et P-Juliet</i> (Editions A. Michel)	3 50	1 75
WELCHINGER : <i>Les Almanachs de la Révolution</i> (Editions de la Librairie des Bibliophiles 1884)	3 50	1 75
ACHEMANT (Albert) : <i>Vers de coeurs</i> (Editions Grasset 1910)	3 50	1 75
BACHELAN (Henri) : <i>Le Serviteur</i> (Editions Flammarion 1918)	3 50	1 75
BAUDOUIN (Charles) : <i>Journaux intimes</i> (Editions Crès 1920)	3 50	1 75
BIAUVEN (Comte de) : <i>Java, Siam, Canton</i> (Voyages) (Editions Plon-Nourrit 1885)	3 50	1 75
BILSE (Lieutenant) : <i>Petite Garnison</i> (Affaire Bilse) (Editions de la Librairie Universelle 1904)	3 50	1 75
BOLLEAU : <i>Œuvres</i> (Editions Garnier 1919)	3 50	1 75
BOLLEAU : <i>Bon sens du curé Meslier, suivi de son testament</i> (Editions Garnier 1918)	3 50	1 75
BUDOV (Docteur P.) : <i>L'Education des Sentiments</i> (Editions Doni 1911, cartonné)	3 50	1 75

BRIERE (L.) : <i>Champollion inconnu</i> (Lettres inédites) (Editions Plon-Nourrit 1897)	4 50	2 25
BULLIAT-SAVARIN : <i>Physiologie du profit</i> (Editions Garnier 1918)	4 50	2 25
CHENU (A.) : <i>Les Conspireurs</i> (1832-1848) (Editions Garnier 1850)	4 50	2 25
COMPAYRE (Gabriel) : <i>Jules Gouffé</i> (Vie et œuvre) (Editions Hachette 1910)	4 50	2 25
CORTEU (Auguste) : <i>Catéchisme positiviste</i> (Editions Garnier 1911)	4 50	2 25

PENSIONNAT LAÏQUE

pour Jeunes Filles

Cours Sévigné

Madame CRÉQUY

62, Avenue de Gennevilliers

COLOMBES (Seine)

PRÉPARATION AUX EXAMENS

Internat et Externat

Librairie OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris (IX^e)

COLAS BREUGNON

par Romain Rolland

« Colas Breugnon est un de ces merveilleux artistes provinciaux de la Renaissance, nourri de proverbes gaulois et de culture latine, un de ces artisans de génie qui surent, dans le bois poli, fixer la robuste beauté française avec mesure. Colas Breugnon, c'est le bonhomme bourguignon, amoureux de bonne chère, friand de fins morceaux, fins sous la dent, fins sous l'épiderme, et pour qui le mystérieux « trinc » de la dive bouteille tient lieu de Credo et de cantique de Luther. »

Un Volume. — Prix : 7 francs

“ TRAVAIL ”

Société Coopérative des Ouvriers Tailleurs
Fondée en 1904

Lecteurs de « CLARTE » allez à « TRAVAIL »
Coopérative des Ouvriers tailleurs, fondée en 1904

Vous y serez habillés avec goût par des techniciens éprouvés sortant des grandes maisons et vos costumes vous coûteront 40 0/0 moins cher que chez les meilleurs tailleurs.

N'ayez pas d'hésitation, allez de notre part

à “ TRAVAIL ”

23, rue Vivienne, 23 — Téléph. : CENTRAL 02-85
24, av. du Maine, 24 — Téléph. : FLEURUS 21-13

COMPLETS SUR MESURE à partir de 270 francs

SOUSCRIVEZ DES AUJOURD'HUI AUX

TRAINS ROUGES

Poèmes de P. VAILLANT-COUTURIER

Avec un bois gravé de LEBEDEFF

Le livre de poèmes de l'auteur de « Treize danses macabres » et de la « Visite du Berger » ne devait paraître qu'après les vacances, à la mi-novembre, nos disponibilités financières ne nous permettant pas d'engager de nouvelles dépenses d'édition avant cette date.

Au moment où furent annoncées les poursuites contre Le Conscrit, un certain nombre de libraires nous ont passé commande du livre annoncé et d'autre part les amis de Vaillant-Couturier nous ont demandé de ne pas laisser aller devant la justice bourgeoise le militant et l'homme politique tout seul.

Il faut que le poète aussi, pour l'honneur des poètes de ce temps, soit au banc des accusés. **IL Y SERA.**

TRAINS ROUGES

est le carnet de route, tout vibrant de lyrisme et de foi d'un propagandiste révolutionnaire. Les paysages si divers de la France prolétarienne — les paysages et les visages — y sont évoqués dans une atmosphère à la fois de bataille rude et de tendresse recueillie ; puis voici la

fulgurante échappée en Russie Rouge

et le retour écrasant.

Nous invitons nos amis à nous aider à donner le jour à ce poème si proche de leur cœur.

Pour ce faire, il suffit que **100 AMIS DE CLARTÉ** parmi nos milliers de lecteurs acceptent de souscrire à un exemplaire sur papier de Hollande, particulièrement soigné, numéroté, signé par l'auteur et daté de sa main, au prix de **20 Francs**.

La somme ainsi recueillie nous permettra de procéder au tirage, outre l'édition de luxe, de 1.000 volumes sur papier bouffant qui seront mis en vente immédiatement dans notre série : « Les poètes de Clarté ».

Pour que **Trains rouges** devienne bientôt le livre de chevet des révolutionnaires épris de beaux rythmes passionnés, amis de « Clarté », **souscrivez !**

Nous avons gardé pour la fin la surprise agréable qui vous sera faite dès réception de votre souscription :

JEAN - SANS - PAIN

l'album pour nos petits, de P. Vaillant-Couturier, illustré en couleurs par Picard-le-Doux, d'une valeur de 15 francs sera donné en **PRIME A TOUS LES SOUSCRIPTEURS DE "TRAINS ROUGES"**

Envoyez les souscriptions à **CLARTE, 16, rue Jacques-Callot (Chèque-Postal: Paris 330-80)**

LES ÉDITIONS G. CRÈS & C^{ie}

21, Rue Hautefeuille, 21 — PARIS (VI)

POUR LIRE en VACANCES

Collection DRAMES D'HISTOIRE ET DE POLICE

Réimpression :

ARTHUR CONAN-DOYLE

La Grande Ombre

Un volume in-16 de 280 pages 3 fr. 50

Un Début en médecine

Un volume in-16 de 340 pages 3 fr. 50

Rappel. Dans la même collection :

HENRI ALLORGE

Le Grand Cataclysme

Roman du centième siècle

Un volume in-16 3 fr. 50

ARTHUR MORRISON

Enquêtes du Prestigieux Hewitt

Un volume in-16 de 360 pages 3 fr. 50

Nouvelles Enquêtes du Prestidigieux Hewitt

Un volume in-16 de 316 pages 3 fr. 50

Dernières Enquêtes du Prestigieux Hewitt

Un volume in-16 de 356 pages 3 fr. 50